

Notes Pratiques d'Obstétrique

Quand et comment doit-on pratiquer la délivrance ?

Par le Dr. BOSC,
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Médecin de la Crèche à l'hôpital général.

Il est peu de branches de la médecine où l'art de compliquer les choses simples ait été poussé plus loin qu'en obstétrique, et peu de questions obstétricales où cet art se révèle mieux qu'au chapitre de la délivrance normale. Lorsqu'un médecin a besoin d'un renseignement précis à ce sujet, il n'a pour se documenter que des manuels tellement comprimés qu'ils ne peuvent répondre à tous les détails de la pratique, ou des traités volumineux, où sont exhumées dans leur ordre traditionnel, les méthodes qui devraient être le plus définitivement enterrées.

Le problème est cependant simple, et peut être résolu par les trois propositions suivantes :

I). *Doit-on intervenir dans l'acte de la délivrance ?*

Oui, sans aucun doute : si quelques femmes sont capables d'expulser spontanément leur délivre, le plus grand nombre d'entre elles, même lorsque le placenta s'est décollé sous l'influence des arrière-douleurs, ne parviennent pas à le chasser au dehors ; il reste dans le canal cervico-vaginal, et si on n'intervient pas pour l'extraire, il peut y rester 8 heures, 12 heures et davantage. — De plus, et c'est là une considération capitale, le médecin ne doit jamais quitter son accouchée qu'après s'être assuré par l'examen du placenta et des membranes que la délivrance est complète.

II). *Quand doit-on intervenir ?*

La plupart des fautes commises pendant la délivrance viennent de l'indécision du médecin à ce sujet ; les auteurs classiques recommandent un laps de temps après l'accouchement qui varie de cinq minutes (Crédé) à 3 heures et plus (Ahlfeld). — Ce temps d'élection a cependant une réelle importance pour les suites de couches, et les statistiques de Dohrn ont montré que lorsqu'on intervient dans les 15 premières minutes on a cinq fois plus d'hémorragies, dix fois plus de rétentions de membranes, et cinq fois plus de suites de couches pathologiques, que lorsqu'on intervient dans le second quart d'heure.

La question d'heure ne peut cependant fournir aucune indication précise. Une seule règle s'impose : *la délivrance ne doit être tentée que lorsque le placenta est complètement décollé*, car c'est alors seulement que les risques de rétention partielle sont supprimés, et qu'on peut compter sur l'hémostase naturelle par contraction utérine (ligatures vivantes de Pinard). Comment pratiquement s'en rendre compte ? — Les traités d'obstétrique donnent de nombreux moyens de vérification dont aucun n'est pathognomonique.

a). *Le temps écoulé depuis l'accouchement.*

Il faut en moyenne 15 à 30 minutes : c'est donc en général dans la seconde demi-heure qui suit l'accouchement que le placenta aura le plus de chance d'être décollé ; mais ce n'est qu'une indication très approximative, et qui n'a plus aucune valeur dans les cas d'adhérences ou de rétention placentaire.

b). *L'apparition de petites coliques utérines, dites arrière-douleurs* qui se montrent en moyenne cinq minutes à un quart d'heure après la sortie de l'enfant, se succédant de 3 en 5 minutes, et qui contribuent au décollement placentaire :

mais elles restent souvent peu prononcées, et sont parfois à peine ressenties par l'accouchée surtout par les primipares.

c). *L'ascension de l'utérus.*

Après la sortie de l'enfant, l'utérus revenu sur lui-même forme le globe de sûreté, dont le fond correspond sensiblement à l'ombilic, tantôt un peu au-dessus, tantôt et le plus souvent un peu au-dessous : or quand le placenta décollé glisse dans le segment inférieur, qui subit de ce fait une ampliation, le fond subit en même temps un mouvement d'ascension qui le porte à 4 ou 5 centimètres au-dessus de sa première position.

En réalité, cette ascension est souvent lente et faible (quand par exemple le placenta se présentant par son bord, l'hémorragie rétro-placentaire normale ne contribue pas à augmenter la masse totale du délivre), elle peut être insuffisamment appréciée, si l'on n'a pas repéré avec soin la hauteur du fond de l'utérus après la sortie de l'enfant et surtout elle n'est que passagère, cessant dès que le placenta est tombé dans le vagin.

d). *Enfin le toucher vaginal* donne des renseignements plus exacts en montrant si le placenta est engagé dans le col ; mais on sait combien l'accoucheur doit être sobre de toucher, et ne le pratiquer qu'en cas d'urgence absolue.

A tous ces procédés infidèles ou dangereux, nous proposons de substituer une méthode d'une simplicité et d'une certitude parfaites, en utilisant

Le signe du cordon (Bonnaire).

Avec le bord cubital d'une main on déprime la paroi abdominale en travers, juste au-dessus du pubis, en même temps qu'on surveille le cordon : tant que le placenta n'est pas décollé, on voit au fur à mesure que la main exerce cette pression transversale (qui a pour conséquence de faire remonter le fond de l'utérus), le cordon être attiré dans le vagin, et y disparaître d'une longueur proportionnelle à la pression produite. Dès que le placenta est décollé, l'ascension provoquée de l'utérus n'a plus d'effet sur le cordon : il reste immobile, quelle que soit la pression exercée sur la paroi abdominale.

En pratique, tant que cette dépression fait remonter le cordon, placenta non décollé, il n'y a qu'à attendre : dès que cette même dépression n'attire plus le cordon dans le vagin, c'est signe que le placenta est complètement décollé et qu'on peut pratiquer la délivrance sans aucun risque.

Ce procédé est peu connu : tous les médecins qui voudront l'essayer seront frappés de sa simplicité, et de la sécurité qu'il donne.

III). *Comment doit-on intervenir ?*

Les tractions sur le cordon, même agrémentées de la traditionnelle « poulie de renvoi », doivent être absolument proscrites de la pratique obstétricale moderne. Quand le placenta n'est pas décollé, elles exposent à une rétention cotylédonnaire, parfois même aux ruptures du cordon, et à l'inversion utérine ; lors même que le placenta est décollé, ces tractions risquent toujours de déchirer les membranes. La seule méthode à employer est celle de l'*expression utérine* (méthodes dites de Crédé, d'Ahlfeld).

Le médecin, placé à la droite de l'accouchée, saisit de la main gauche le fond de l'utérus entre le pouce appliqué sur la face antérieure, et les quatre autres doigts glissés sur la face postérieure : dans l'intervalle de deux contractions (il faudrait en effet, si une douleur apparaissait à ce moment-là attendre qu'elle fût passée), cette main ainsi disposée effectue un triple mouvement :

- 1). Elle redresse l'antiflexion normale de l'utérus, qui apporte une gêne particulière à la sortie des membranes.
- 2). Elle abaisse l'utérus en masse dans l'axe du bassin.
- 3). Elle pratique directement l'expression en ramenant d'abord les doigts de bas en haut, puis en se refermant sur le fond, comme si on voulait accoler l'une à l'autre les parois internes.

Sous l'influence de ces trois mouvements, séparés ici pour la description, mais qui doivent s'effectuer simultanément, le placenta, chassé comme « un noyau de cerise entre les doigts », descend dans le vagin, et vient apparaître à la vulve. La main droite disposée en forme de cuiller est alors placée en arrière de la vulve, et le reçoit dans sa concavité, elle l'empêche de s'échapper brusquement, et au moment où les membranes commencent à sortir, on lui imprime un mouvement de rotation sur lui-même, de façon à enrouler les membranes comme « on tord du linge ». Cet artifice rend les membranes plus résistantes en même temps que ce mouvement de torsion, en se propageant à la portion qui est encore retenue dans l'utérus, en achève le décollement, elles viennent alors doucement, en bavant à la vulve.

Ce n'est que dans les cas exceptionnels où elles seraient trop fortement retenues qu'on serait autorisé à les sectionner au ras du placenta et à placer sur la portion retenue un fil, qui permettrait de faire ultérieurement des tractions définitives et sans crainte de rétention. Mais ces adhérences membraneuses ne se voient pas quand on utilise correctement la méthode de l'expression utérine.

Par ces procédés simples, le médecin sera toujours assuré de pratiquer la délivrance en temps voulu, sans aucun risque pour l'accouchée, *et sans avoir touché une seule fois au cordon.*

Actualités Médicales

Chacun son métier . . . etc.

A l'heure actuelle, elles doivent l'être bien mal et il n'y a pas lieu d'être fier d'être... médecin en regardant... les colonnes des journaux politiques.

Nos grands quotidiens peuvent tirer à six ou huit pages, c'est nos autres médecins qui en faisons tous les frais.

Rien d'étonnant à ce que nos cabinets se vident, et à ce que le chiffre de nos visites baisse. Dès la première page de son journal, le bon public y trouve des diagnostics tout faits et les traitements les plus variés et les plus coûteux.

Voyez-vous, il n'y a rien de tel que d'être attaché à la rédaction d'une feuille quotidienne pour connaître de tout : « *de omni re medicinae et quibusdam aliis* » et il n'y a rien de tel que d'être un fidèle lecteur de cette même feuille pour en savoir beaucoup plus long que son médecin sur l'utilité d'un traitement médical ou d'une intervention chirurgicale.

Il n'y a que nous, je vous le dis, pour ne pas savoir faire ce diagnostic différentiel entre l'entéro-colite et la typhlite. Ça se dit à l'Académie de médecine et ça se répète dans tous les journaux.

Ils sont rares nos clients qui portent à l'officine une de nos ordonnances sans la faire contrôler par le potard, qui ne se gêne guère pour la critiquer, et même pour y retrancher, y changer ou y ajouter, en accusant très souvent « le médecin », à l'instar d'Octave Mirbeau, de ne plus « savoir la thérapeutique ».

C'est le masseur, c'est la sage-femme, l'herboriste et le dentiste qui sont appelés à donner leur avis en dernier

ressort sur les questions d'hygiène et de médecine ; et on connaît les réputations locales et générales des « rebouteux et rebouteuses » pour les questions chirurgicales. Demandez plus tôt à la magistrature et au clergé.

J'ai soigné jadis, et presque au début de ma carrière, la femme d'un membre de l'Institut (qui vit encore aujourd'hui et qui est toujours membre très connu de la Docte Assemblée), tandis que sa femme est morte non seulement malgré mes soins, mais malgré ceux de Potain, de Verneuil et de Guyon, et surtout d'une « célébrité locale », qui outre sa profession légale de marchand de cresson de fontaine et de pissenliis, exerçait moins légalement celle plus fructueuse de rebouteux ; elle guérissait toutes les maladies avec des applications d'escargots frits et roulés dans du suc d'euphorbe.

On peut d'ailleurs poser en principe que plus un individu est « intellectuel » plus il est idiot quand il parle des choses de la médecine : il en revendrait à la nièce de sa concierge et ferait la fortune de tous les marchands d'orviétan.

Nos plus redoutables concurrents sont aujourd'hui, après les journalistes qui découvrent tous les jours l'oxygène naissant, les vertus du fromage blanc, les juvéniles propriétés des courants à haute fréquence et de l'acide formique, le pouvoir antibacillaire des essences plus ou moins orientales, etc. etc., nos plus redoutables concurrents sont les bergers.

Nous nous imaginions volontiers, dans notre candeur naïve, qu'en étudiant l'anatomie descriptive, topographique et pathologique, la physiologie, et qu'en suivant l'évolution des maladies, bref, nous nous imaginions qu'en « étudiant la médecine » nous étions dans la véritable voie pour essayer d'arracher à la nature les secrets de la vie et de la maladie. Eh bien ! pas du tout, en croyant cela, nous nous trompions comme un simple diplomate.

Pour apprendre à soigner ses semblables et à connaître les secrets de la *vraie thérapeutique*, il faut passer ses jours à regarder paître les moutons ou brouter les vaches, et le soir venu il faut contempler la lune, l'étoile du berger et les autres.

C'est par ce genre d'exercice que vous arriverez à faire d'excellents thérapeutes et à dégommer votre « confrère diplômé ». Rappelez-vous qu'il n'est pas de sot métier, mais que si les journalistes s'occupaient un peu moins de nous et de nos affaires et les bergers un peu plus de leurs troupeaux, ça n'en irait pas plus mal pour tout le monde, et les vaches n'en seraient que mieux gardées.

D^r LÉON LERICHE.

Lettres de Lady Wortley-Montague

D^r T. GUYOT, Tromarey (Haute-Saône).

(Suite)

XVI

A la Comtesse de Bristol
(sans date).

Beaucoup de gens ont passé des années à Péra, sans voir Constantinople, et ont la prétention de faire la description de cette dernière ville.

Péra, Tophana et Galata, habités seulement par des chrétiens nommés Francs, forment ensemble une grande cité, séparée de la capitale par un très étroit bras de mer. Mais, celui-ci franchi, les femmes sont tenues de se voiler, ce qui leur déplaît fort et, pour cette raison, elles von

rarement à Constantinople. L'ambassadrice de France s'en retournera probablement sans avoir visité cette ville.

Milady, poussée par la curiosité, s'y rend au contraire très fréquemment, pour y jouir de la perspective des magnifiques paysages du Bosphore et pour admirer la grande capitale élevée sur sept collines. Ce n'est en somme qu'un majestueux assemblage de jardins plantés de pins et de cyprès, de palais, de mosquées et d'autres riches édifices.

L'ambassadrice a eu soin de voir tout ce qu'il lui était permis de visiter dans le sérail. Palais d'une prodigieuse étendue, placé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, et construit en pierres blanches. Les toits sont terminés par des tourelles et des aiguilles dorées. Aucun prince chrétien, pense-t-elle, ne possède un palais moitié aussi grand. Il comprend six vastes cours ornées de grands arbres ; tout autour péristyles en pierres.

Après le sérail, le plus remarquable édifice est la mosquée de Sainte-Sophie. Le dôme a, dit-on, cent treize pieds de diamètre. La description du temple serait trop longue.

D'autres mosquées plaisent davantage à l'ambassadrice, par exemple celle de Soliman-le-Magnifique, carré parfait avec quatre belles tours dans les angles, et au milieu coupole soutenue par de superbes piliers de marbre. Celle de la Sultane Validé, fondée par cette mère de Mahomet IV, est la plus vaste et tout en marbre le plus rare. C'est le plus magnifique monument que j'ai vu, et l'église de Saint-Paul ferait une pauvre figure auprès de ce temple. Même réflexion au sujet d'une de nos places, continue Milady, comparée à l'At-lerdan (plus communément Atmeydan). C'est l'ancien hippodrome des empereurs grecs ».

Les autres édifices publics sont des hôtelleries et des monastères, les premières en grand nombre et très belles, les autres plus rares et peu fastueux. Dans un de ces couvents de Derviches, l'ambassadrice a été témoin de leurs pratiques et d'une danse étourdissante qui a duré environ une heure.

Les Bourses sont encore de beaux édifices et les marchés aussi fort remarquables.

Un dernier mot concernant les esclaves. Celles-ci ne sont jamais maltraitées, et l'on doit rendre justice à l'humanité des Turcs. On objectera peut-être que les hommes achètent des femmes en vue d'en abuser ; mais, de l'avis de l'illustre voyageuse, ne sont-elles pas vendues et achetées avec autant d'infamie et de publicité dans toutes nos grandes villes chrétiennes ?

A la comtesse de Mar.
(sans date)

« Je vais quitter Constantinople, non sans un certain regret, habituée que je suis au climat et à la langue. Mais je tremble à la pensée des fatigues d'un long voyage avec un enfant à la mamelle.

« Vous espérez sans doute quelque récit de ce que j'ai vu, car je rôde dans cette ville tous les jours, enveloppée de mon férigée et de mon asmak. »

« Je dois vous tenir en garde contre les récits mensongers de nombreux voyageurs. Ceux-ci déplorent souvent la malheureuse réclusion des femmes turques qui sont peut-être les plus libres de l'univers et passent leur vie dans le luxe et les plaisirs, mais exclues des lieux publics, si ce n'est des bains. Là elles ne peuvent être vues que des personnes de leur sexe. C'est néanmoins le lieu des divertissements. »

L'ambassadrice s'est rendue, il y a quelques jours, à l'un de ces établissements, le plus beau de la ville, où elle a été témoin de la réception d'une nouvelle mariée et des céré-

monies en usage dans ces circonstances. Elles lui ont rappelé l'épithalame d'Hélène dans Théocrite.

« Toutes les parentes, amies ou connaissances des deux familles nouvellement alliées, se rendent au bain. Encore d'autres femmes y vont par curiosité. Ce jour-là, on en comptait bien deux cents. Les femmes mariées et les veuves étant placées sur des sofas de marbre, autour de la salle, les jeunes filles se déshabillèrent aussitôt, ne conservant d'autre ornement que leurs longs cheveux garnis de perles et de rubans. Deux d'entre elles se dirigèrent vers la porte à la rencontre de la mariée qui était accompagnée de sa mère et d'une parente âgée. C'était une belle personne, d'environ dix-sept ans, richement habillée et brillante de diamants.

« Elle fut bientôt mise également dans l'état de simple nature. Deux autres filles remplirent de parfums deux vases de vermeil et commencèrent la procession, suivies de leurs compagnes au nombre de trente. Les deux personnes qui occupaient la tête du cortège entonnèrent un épithalame auquel on répondit en chœur, et la mariée, les yeux baissés, paraissait charmante de modestie. On fit ainsi processionnellement le tour des trois plus grandes salles du bain. Enfin, la jeune épouse finit par être présentée à la ronde à toutes les dames qui lui firent chacune un compliment accompagné d'un présent. »

« Cette cérémonie me fit grand plaisir. Et vous pouvez me croire, les femmes turques ont au moins autant d'esprit, de politesse et de liberté que nous. »

« Ceci me conduit à vous parler d'une coutume qui est commune en Turquie, surtout parmi les Grecs et les Arméniens. Je veux parler de l'adoption. Elle a pour but d'empêcher le trésor du Sultan de faire son profit d'un héritage, puisqu'il n'est pas permis de transmettre son bien à un ami ou à un parent éloigné. On choisit, quand on perd l'espérance d'avoir de la postérité, un joli enfant de l'un ou l'autre sexe et appartenant au bas peuple. Les formalités remplies, ces pères adoptifs ont en général de la tendresse pour ces enfants de leur âme, comme ils les appellent. Il me semble qu'il est plus raisonnable de rendre heureux et riche cet enfant que j'ai nourri et élevé dans les sentiments de respect filial, que de donner mon bien à un parent éloigné qui n'a de rapport avec moi que quelques lettres de l'alphabet. »

Un mot sur les Arméniens dont le pays vous est probablement tout à fait inconnu. Ils prétendent que c'est saint Grégoire qui les a convertis au christianisme, et ce sont peut-être les chrétiens les plus dévôts du monde... Ils n'ont aucune idée de la transsubstantiation et ont en grande horreur ceux d'entre eux qui embrassent la religion romaine.

Le mariage est ce qu'il y a de plus extraordinaire dans leurs coutumes. On les fiance très jeunes, mais mariés, ils ne peuvent se voir que trois jours après le mariage. Le prêtre demande au fiancé s'il consent à épouser cette femme présente, *fut-elle sourde, fut-elle aveugle*, ce sont ses propres termes. Lorsque le fiancé a répondu « oui », la femme est conduite dans sa maison, accompagnée des parents et amis des deux côtés, avec chants et danses, puis placé sur un coussin dans l'angle du sofa, mais son voile ne peut lui être enlevé, même par son mari.

(A suivre).

Oeuvre de la préservation de l'enfance contre la tuberculose

(Section d'Indre-et-Loire)

L'Assemblée générale de l'Oeuvre de la préservation de l'enfance contre la tuberculose a eu lieu le samedi 6 juillet, à 4 heures et demie du soir, à Tours, à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence du docteur CHAUMIER, président.

M. CHAUMIER, en ouvrant la séance, prononce l'allocution suivante :

DISCOURS DU DOCTEUR CHAUMIER

MESSIEURS,

En créant la « Préservation de l'enfance contre la tuberculose », mon savant maître, le professeur Grancher, a fait œuvre sociale et bien française. Le début de cette Oeuvre n'est pas seulement charitable, mais essentiellement patriotique, car il vise à conserver à la France, sains et vigoureux, des enfants ayant toute chance de mourir jeunes ou de procréer, plus tard, des sujets destinés à être eux aussi la proie du terrible fléau.

La préservation de l'enfance contre la tuberculose n'est pas une utopie, elle repose sur des bases scientifiques sérieuses.

L'hérédité de la tuberculose est exceptionnelle. J'ai fait autrefois de très nombreuses autopsies de jeunes enfants à l'hospice des Enfants-Assistés, à Paris, dans le service du professeur Parrot, avec mes amis, aujourd'hui des maîtres, Albert Robin et Letulle; nous ne trouvions presque jamais de lésions tuberculeuses.

A mesure que l'enfant avance en âge, le pourcentage des tuberculeux, d'abord insignifiant, devient de plus en plus important pour arriver à être effrayant chez l'adulte. Déjà avant 3 ans, on trouve à l'autopsie d'enfants mourant de maladies quelconques 30 p. 100 de tuberculeux.

Dans l'espèce bovine le même phénomène se produit : exceptionnelle chez les très jeunes, la tuberculose atteint déjà 12 p. 100 des sujets âgés de moins de 6 mois; 38 p. 100 de ceux de 1 an et demi à 2 ans et demi; 48 p. 100 de ceux de 3 ans. Dans les abattoirs de Marseille 79 p. 100 des bovins sont reconnus tuberculeux.

Chez le cobaye, — le meilleur réactif de la tuberculose — l'hérédité tuberculeuse n'existe pas. Depuis 2 ans j'ai fait sur ces animaux de nombreuses expériences en vue d'obtenir un vaccin contre la tuberculose; aucun des petits nés de parents tuberculeux ne présentait à l'autopsie la moindre lésion. Donc, l'enfant d'un tuberculeux ne naît pas tuberculeux, mais il le devient fatalement en restant dans un milieu tuberculeux, c'est-à-dire dans sa famille.

Voilà la raison d'être de notre œuvre.

Roux et Vallée, Calmette et Guérin ont constaté chez les bovins, que beaucoup de sujets auxquels on fait ingérer une seule fois une petite quantité de bacilles virulents ont une simple infection passagère; ils guérissent et peuvent, jusqu'à un certain point, être considérés comme vaccinés; tandis que les animaux qui ingèrent à plusieurs reprises, à quelques jours d'intervalle, ces mêmes petites quantités de bacilles, contractent fatalement une tuberculose qui suivra sa marche habituelle.

Ces expériences expliquent parfaitement comment l'enfant, exposé journellement dans sa famille à absorber de nouvelles doses de bacilles, devient fatalement tuberculeux et on comprend que l'Oeuvre qui consiste à retirer des familles tuberculeuses les enfants non encore atteints et à les placer dans un milieu non contaminé est une œuvre sociale.

Dans tous les laboratoires on cherche le vaccin de la tuberculose. Ce vaccin existe déjà réellement; on arrive avec lui à rendre les animaux réfractaires pendant un certain temps. Calmette a même proposé d'inoculer les enfants nés de parents

tuberculeux pour les préserver de la contagion; mais je ne sache pas que cette vaccination ait été essayée.

Que cette tentative ait été faite ou non, nous pouvons prévoir le moment proche où nous aurons un moyen de plus pour préserver nos petits protégés contre la tuberculose.

Il est encore un point que je ne dois pas omettre et qui est de la plus haute importance pour nous :

Pour déceler dans les familles tuberculeuses les enfants sains — les seuls dont nous devons nous occuper — nous n'avons à notre disposition que la percussion et l'auscultation; et, il faut bien l'avouer, malgré les perfectionnements très grands apportés par M. le professeur Grancher à l'auscultation des tuberculeux douteux, un certain nombre nous échappent, leurs lésions ne se laissant pas découvrir par nos procédés cliniques.

L'injection de tuberculine pourrait lever tous les doutes, mais cette injection n'est pas sans danger et nous ne nous reconnaissons pas le droit de l'employer.

Il n'en est pas de même du procédé nouveau que je veux vous signaler. Celui-ci ne présente aucun danger, et il tranche toutes les difficultés. C'est la même tuberculine qui nous renseigne, mais on ne l'injecte pas sous la peau; il suffit de badigeonner de cette substance des petites scarifications semblables à celles de la vaccination contre la variole; en 48 heures, si l'enfant est tuberculeux, il survient une papulation caractéristique et le diagnostic est posé.

Ceci dit, il me reste à remercier tous ceux qui à un degré quelconque se sont intéressés à notre Oeuvre et tout particulièrement les directeurs de nos centres de placement, et aussi notre secrétaire général et notre trésorier, qui ont montré le plus grand zèle en faveur de nos enfants.

Nos remerciements doivent s'adresser également à M. le Ministre de l'Intérieur qui a attribué une certaine somme à notre Oeuvre tourangelle sur le budget de la préservation de l'enfance, et au Conseil général d'Indre-et-Loire qui nous accorde également une subvention.

La parole est donnée ensuite au secrétaire général de la Section tourangelle, le docteur Roux, qui présente un rapport sur le développement de l'œuvre depuis sa constitution il y a un peu plus d'un an; il montre les progrès accomplis et insiste sur l'augmentation progressive du nombre des enfants placés à la campagne. Comme complément de ce rapport, les docteurs BALMELLE et MASCAREL disent quelques mots sur la situation des enfants placés dans les deux foyers de Fondettes-Mettray et de La Chartre-sur-le-Loir, dont ils s'occupent avec un dévouement si absolu.

Rapport sur le foyer de Fondettes-Mettray, par le docteur Balmelle

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis prié de dire quelques mots de la situation des enfants qu'il vous a plu de bien vouloir placer dans la région de Fondettes-Mettray.

Dire que vos pupilles sont heureux et que des foyers s'offrent en foule pour les recevoir est faire le résumé des résultats obtenus. J'ai le plaisir de vous les transmettre.

Il faut que la plupart de nos enfants aient bien besoin de l'air que nous leur donnons, en outre de la sécurité qu'ils y trouvent, pour manifester à le respirer tant de plaisir. Ils se transplantent dans leur nouvelle famille, avec une telle facilité, qu'on ne pourrait, même après les premiers jours, les en arracher, sans qu'ils en souffrent. Cela est frappant; la pensée se reporte, avec tristesse, vers le milieu qu'ils devaient habiter, et l'on cesse de s'étonner que leurs parents y soient devenus malades.

Une difficulté d'abord avait paru se présenter. On ne trouvait pas de nourrices. Mais l'exemple est contagieux; il s'en est présenté beaucoup, dès qu'un premier enfant a été placé, et il n'y a plus eu que l'embarras du choix. Cela n'est pas un vain mot.

Ce ne sont pas en effet seulement des nourrices que nous cherchons, mais de véritables foyers, où l'enfant puisse trouver cette chose si nécessaire et pourtant si rare qui est un peu d'affection.

Il y a huit mois environ que vous m'avez adressé le premier enfant. C'est une petite fille de 4 ans, qui a perdu sa mère depuis.

Deux autres fillettes sont à Mettray, ayant respectivement 2 et 5 ans, deux petites fleurs toutes pareilles, écloses seulement à quelques matins d'intervalle et s'accordant si bien que je n'ai pas eu la pensée de les séparer.

Deux plus âgées sont à Fondettes. Ce sont deux sœurs. Elles ont 11 et 12 ans. Un peu chétives à leur arrivée, elles vont actuellement très bien.

Une question m'a été posée à leur sujet : « A-t-on le droit de les faire travailler ? » A quoi j'ai répondu qu'on ne devait leur imposer aucun travail, destiné à rapporter sinon à elles, mais qu'il était naturel de leur apprendre à vaquer aux divers soins du ménage, à coudre et à faire la cuisine, par exemple.

Je pense, Messieurs, que telle sera votre pensée.

Mes deux derniers enfants sont arrivés depuis peu et déjà se trouvent acclimatés.

Cela porte à 7 le nombre de vos protégés dans ma région.

Vous le voyez, les résultats de notre œuvre sont excellents.

Il est en outre délicieux, et ce n'est pas la moindre récompense, de s'entendre appeler, comme la chose m'est arrivée, au moins une fois : « Monsieur papa ».

Vous avez bien voulu vous occuper de notre œuvre, Mesdames. Je suis persuadé que vous ne trouverez pas sans charme d'occuper ces deux cœurs d'enfants une place à côté du souvenir de leur maman, et la récompense viendra de soi : cela porte bonheur.

Rapport sur le foyer de la Chartre-sur-le-Loir par le docteur Georges Mascarel.

MESSIEURS,

La section d'Indre-et-Loire de l'Œuvre de la préservation de l'enfance contre la tuberculose a bien voulu depuis un an me confier cinq de ses enfants.

La richesse de notre pays et son climat particulièrement sain le mettaient dans d'excellentes conditions pour y créer un foyer de campagne. Depuis 8 ans que j'exerce la profession médicale à la Chartre-sur-le-Loir, je n'ai pas encore vu une seule épidémie grave.

Les nourrices y sont assez nombreuses et cela nous donne la facilité de faire un choix sévère parmi les postulantes.

J'ai préféré en général celles dont la résidence ne se trouvait pas dans l'intérieur des agglomérations et dont malgré cela l'habitation était près d'une route, pour visiter plus facilement les enfants. Il est bien entendu que les nourrices devaient présenter avant tout des qualités de propreté, d'honnêteté et de moralité absolument irréprochables.

D'ailleurs tous nos enfants, comme votre sympathique trésorier a pu s'en rendre compte par lui-même la semaine dernière, sont maintenant très attachés à leur nouvelle famille, ce qui prouve qu'ils y sont bien traités.

Le 1^{er} en date est l'enfant Andrée Chabot, âgée de 3 ans, placée le 29 juillet 1906, chez M^{me} Oudin, à Reuillé-sur-Loir.

Elle nous est arrivée avec de l'entérite et un facies *ad hoc* ; elle pesait 22 livres ; aujourd'hui elle en pèse 27, ne souffre plus jamais, et, s'il est vrai que la gaieté est un signe de santé chez les enfants, elle doit être bien portante, car elle rit toujours.

Les enfants Lucie et Jean Huetie, âgés respectivement de 11 et de 8 ans, sont placés à Villedieu-en-Beauce, la première chez M^{me} François, le second chez M^{me} Avelot depuis le 23 septembre 1906. Ils vont tous les deux à l'école et ont actuellement une mine superbe, la petite fille particulièrement s'est beaucoup développée. Pour plusieurs raisons, j'ai préféré séparer les frères et sœurs, tout en les plaçant dans des maisons aussi rapprochées que possible. C'est ce qui a eu lieu pour les enfants Hagier âgées de 12 et 8 ans, arrivées le mois dernier, et qui ont été mises en nourrice à Beaumont-la-Chartre, chez M^{mes} Besnard et Ramangé. Elles sont déjà bien habituées et ne paraissent pas trop tristes, car elles chantent à tout venant :

la vie au grand air et la nourriture saine de la campagne devront les fortifier ; elles en ont grand besoin.

Le docteur DUBREUIL-CHAMBARDEL, trésorier, donne quelques renseignements sur la situation financière de l'œuvre. Situation excellente qui permettra de porter, dans un avenir très prochain, à vingt le chiffre des pupilles de l'œuvre.

Le budget de 1906 s'est clôturé par un excédent de recettes de 2.400 francs environ. Celui de 1907, selon les prévisions, se clôturera également par un excédent de recettes important, ce qui fait bien augurer de la destinée de l'œuvre. D'ailleurs les cotisations des membres adhérents sont en augmentation très sensible, et les subventions de l'État et du département seront, cette année, plus importantes que l'an dernier.

Le trésorier propose ensuite de laisser aux directeurs des foyers de campagne le soin de s'occuper du trousseau des enfants. Les directeurs pourront s'aider de collaboratrices qui, allant périodiquement visiter les enfants, se rendront compte de l'état des vêtements et de l'opportunité des achats à faire. On évitera de la sorte le gaspillage et le désordre, d'où une économie très sensible pour l'œuvre. Une somme de 50 francs sera affectée chaque année à l'entretien de chaque pupille, et versée entre les mains des directeurs de foyer. Cette proposition est adoptée et le docteur BALMELLE fait remarquer à ce propos que l'on pourra utiliser ainsi les ressources de la charité locale en ce qui concerne les vieux vêtements ou les objets d'usage courant.

On procède ensuite à l'élection de deux vice-présidents : MM. les docteurs BALMELLE et TILLEY sont élus à l'unanimité.

La séance est levée à 6 heures.

Traitement Chirurgical de la Pyohémie Puerpérale par la ligature des Veines du Bassin (1).

Par A. FAIX,

Interne des hôpitaux et de la Maternité de Paris,
Ancien professeur à l'Ecole de médecine de Tours.

Lors du récent Congrès de chirurgie, la question de la ligature des veines du bassin dans les cas de pyohémie puerpérale a été soulevée à l'occasion des rapports remarquables faits sur la chirurgie des troncs veineux.

Il ne semble pas superflu de jeter un coup d'œil sur ce terrain peu exploré, croyons-nous, en France, et qui semble mériter d'attirer l'attention du public médical par les espoirs que l'intervention paraît laisser entrevoir.

Peut-être cette thérapeutique chirurgicale est-elle bien connue dans les milieux obstétricaux ; il ne semble toutefois pas exister dans la littérature française d'observations ayant trait à quelque tentative de ce genre dans la pyohémie puerpérale.

I

DÉFINITION. — Les auteurs qui se sont occupés de cette question ont tenu à bien définir la pyohémie puerpérale telle qu'ils la comprenaient. Pour Trendelenburg, c'est « cette forme de l'infection générale d'origine utérine qui, bien que nettement généralisée sans colneste, diffuse seulement par les thromboses septiques des veines de l'utérus ».

Notons que cette définition montre de suite la tendance

(1) *Gazette des Hôpitaux*, 2 février 1907.

à limiter le traitement chirurgical aux seuls cas où il soit justifié ; puisqu'une action directe y sera possible sur un point localisé.

Mais avant tout cette nouvelle thérapeutique vient-elle à son heure, et les efforts faits pour agir contre une affection que les auteurs d'un *Précis d'obstétrique* classique qualifient « d'une des formes les plus rares de l'infection chez l'accouchée sont-ils légitimes ? »

II

EXISTENCE. — Si les accoucheurs avaient pris la parole au Congrès de chirurgie, sans doute ils auraient apporté dans la discussion le poids de leur autorité et de leur expérience, mais toutefois ils n'auraient pu répondre qu'affirmativement à cet orateur qui s'étonnant qu'on parlât de pyohémie puerpérale demandait s'il en existait encore réellement.

Et cette déclaration n'eût mérité aucun reproche, car on pourrait objecter qu'il est toujours dans les milieux les plus aseptiques quelques accidents dus à une faute passée inaperçue.

D'ailleurs, d'autres causes ne manquent pas et si l'on trouve dans les statistiques de certaines maternités un assez grand nombre de cas, il en est peu d'*indigènes* si l'on ose ainsi dire.

Trendelenburg dans son travail sur la question nous montre que seuls les médecins d'hôpital, obligés d'accueillir tous les mauvais cas de la ville, peuvent arriver à se faire une opinion en un temps relativement assez court. Ce sont en effet, comme le fait également remarquer Opitz, les cas les plus nombreux et les plus graves qui entrent directement à l'isolement, venant de la ville ou des maisons d'accouchement.

III

FRÉQUENCE. — Opitz en cite 82 cas survenus à la Clinique impériale gynécologique de Berlin (professeur Ols-hausen) de l'année 1897 à 1902, pour ne parler que d'une période relativement récente. Dans le même établissement de 1882 à 1896, il y avait eu 60 cas.

En compulsant les registres d'autopsie de la Maternité, aimablement mis à notre disposition, nous avons pu relever 18 cas répondant à la définition citée plus haut et que son auteur convient de lui-même être « la vieille signification la plus étroite du mot ». Encore faut-il remarquer que nous n'avons pas les cas qui ont guéri.

Des nombreuses statistiques publiées sur ce sujet, il ressort que la pyohémie n'est pas près d'être rayée du cadre nosologique.

A elle seule, la pratique de plus en plus répandue des avortements clandestinement provoqués, suffirait à lui conserver une large place.

De plus, si elle est assez fréquente, elle n'est pas moins grave.

IV

GRAVITÉ. — En bloc, nous voyons sur les 82 cas d'Opitz, 41 morts. Une autre statistique de Curschmann, qui a préconisé le traitement par l'antipyrine à doses massives, signale 174 cas avec 78 guérisons et 73 décès, auxquels on doit ajouter 4 malades en traitement et 19 qui ont eu des complications telles qu'on devait les considérer comme désespérées d'avance.

Les 18 cas mortels constatés à la Maternité de 1900 à 1906 montrent que le pronostic de cette affection est des

plus sérieux. Fait confirmé d'autre part par Fischer qui cite 60 cas, avec 32 morts, 19 guérisons, 9 terminaisons inconnues.

Encore doit-on envisager, au point de vue pronostic, deux formes bien nettes de pyohémie dont les chiffres ci-dessus ne tiennent pas compte séparément.

V

MARCHE. — La pyohémie est bien connue dans sa forme générale.

L'anatomie pathologique en a été fixée par les travaux de Virchow et de Cruveilhier. Mais les données de la bactériologie nous ont permis de suivre dans sa marche le germe infectieux qui, envahissant l'utérus, passe par les sinus dans la circulation veineuse, y crée la lésion de l'endoveine, et favorise la formation du caillot.

Celui-ci, une fois constitué, va donner naissance à des embolus plus ou moins septiques, et c'est de ce degré de septicité que dépend la forme clinique de la maladie. Caractérisée essentiellement par des frissons plus ou moins fréquents et prolongés, accompagnés de température à grandes oscillations irrégulières, avec fréquence du pouls, la pyohémie s'accompagne presque toujours de métastases suppurées ou non, plus ou moins fréquentes et rapides.

C'est cette différence du plus ou moins qui fait étudier deux formes distinctes.

a. *La forme aiguë* où la température n'a pas de rémission, dans laquelle les métastases sont nombreuses, rapides, les frissons presque subintrants, la mort presque inévitable à courte échéance.

Anatomiquement, on note alors une pénétration plus active des germes qui, traversant les parois vasculaires, ne se cantonnent plus dans la lumière des veines, mais envahissent les tissus environnants, créant des périphlébites putrides et purulentes avec des abcès gazeux dus à des anaérobies. Les thromboses sont plus nombreuses, plus considérables, les caillots sont ramollis, transformés en leur centre en un magma purulent. A distance, les viscères et le tissu cellulaire sont en peu de jours le siège de métastases suppuratives plus ou moins considérables. Les vaisseaux lymphatiques sont envahis, les ganglions tuméfiés et souvent suppurés. L'assaut a été rapidement et activement donné de toutes parts par les germes bientôt victorieux.

b. En face de cette forme, il en existe une autre plus lente, *chronique* en quelque sorte. Elle se caractérise étiologiquement par une virulence moins grande de l'agent causal et cliniquement par des rémissions dans la température et les frissons qui commencent plus tardivement. Hæckel a tenu à préciser cette forme dans laquelle il fonde les meilleures espérances sur le traitement qui nous occupe. « Ce sont, dit-il, des formes qui consistent en une infection des parois veineuses au voisinage immédiat de l'utérus, sans qu'il y ait déjà des métastases dans d'autres régions du corps. »

« Ce sont des germes de faible virulence qui, par les ouvertures béantes des veines de la région placentaire, pénètrent dans les racines des veines utéro-ovariennes et hypogastriques et aboutissent là à la formation de thrombus avec dégénérescence purulente centrale. De ces foyers partent dans le corps de petits *essaimages* fréquents de dépôts infectieux, auxquels répond chaque fois un frisson, mais sans qu'il y ait de localisation de ces germes à cause de leur faible virulence. L'évolution clinique de ces cas, qui ne sont pas rares, est telle qu'immédiatement après

l'accouchement, apparaît une endométrite légère avec un peu de fièvre; ensuite l'utérus poursuit normalement son involution et pendant plusieurs semaines on a des températures normales; mais trois à quatre semaines après l'accouchement, surviennent des frissons fréquents. Comme uniques lésions de l'affection on n'a alors que la thrombose avec petits foyers purulents des veines utéro-ovariennes et de l'hypogastrique.)

L'auteur poursuit en disant que cette marche insidieuse n'en est pas moins grave encore, puisqu'elle comporte une mortalité que Bumm trouve être de 83 p. 100.

VI

TRAITEMENTS PROPOSÉS. — Aussi, comme le dit Friedmann (de Stettin), « le traitement de la fièvre puerpérale n'est pas un des succès éclatants de l'art médical: » les chiffres de mortalité cités plus haut le démontrent.

Certes les soins antiseptiques et aseptiques, pris lors de l'accouchement, ont grandement diminué le nombre des pyohémies puerpérales.

Le régime hygiénique et diététique bien compris, dans lequel on nourrit richement les malades (lait, œufs, viande en poudre, alcool, sucre) tout en surveillant attentivement les fonctions cardiaques et intestinales, joint au repos absolu sur un matelas d'eau avec ou sans balnéation, est un traitement presque classique. Mais, vu son insuffisance, on a proposé une action directe sur les germes infectieux.

1° Par certains médicaments systématiquement administrés comme l'alcool à hautes doses (Fischer, Runge), l'antipyrine (Curschmann);

2° Par un certain nombre de sérums curateurs;

3° Rappelons les abcès de fixation de Fochier;

4° Plus récemment le traitement de Crédé par le colargol;

5° Enfin des injections intra-veineuses d'antiseptiques: sublimé (Fabio), thymol (Fiorentini).

Le nombre des traitements proposés plaide peu en faveur de l'efficacité bien reconnue de quelqu'un d'entre eux.

Si nous arrivons maintenant aux traitements chirurgicaux, nous passerons rapidement sur les classiques, curetages, écouvillonnages, et même hystérectomies, pour arriver à la notion nouvelle que nous voulons signaler: l'atteinte de l'agent infectieux par action directe sur le thrombus septique *in situ*.

C'est en vue de cette action qu'a été conçue la ligature veineuse dans la pyohémie puerpérale.

VII

IDÉES DIRECTRICES DE L'INTERVENTION. — Bien avant l'ère de la chirurgie antiseptique, alors que la pyohémie était, selon l'expression de Trendelenburg lui-même, « l'hôte habituel des cliniques chirurgicales », on avait compris le rôle des veines dans l'infection purulente.

En 1773, Hunter conseillait déjà la compression veineuse au-dessus des abcès phlébitiques, espérant ainsi empêcher l'entrée du pus dans les vaisseaux.

Successivement, Breschet proposa la section veineuse au-dessus du point enflammé, puis Sédillot par la cautérisation ignée cherche à obtenir une oblitération de la veine au niveau du foyer septique.

Nous arrivons ensuite à une période où l'on fait la ligature veineuse non aseptiquement.

Lee en 1865 fit l'acupressure de la veine céphalique, pour thrombose de cette veine avec frissons. Raynaud

proposait, en 1870, de lier la veine fémorale pour lutter contre l'infection purulente. En même temps à peu près, Rigault opérait avec succès, par ligature et élimination d'un segment veineux, un malade atteint de troubles emboliques consécutifs à une phlébite variqueuse.

En 1877, Kraussold resèque avec succès chez un amputé de cuisse une portion du tronc de la veine fémorale thrombosée, au-dessus de la thrombose.

Mais les propositions qui justifient l'intervention opératoire dans les thrombo-phlébites et qui sont fort bien définies par M. Lejars dans son rapport au Congrès de chirurgie, n'ont pu être théoriquement bien établies que plus tard.

Rappelons-les ici, d'après Lejars: « L'action chirurgicale dans les thrombo-phlébites s'applique à un triple objet: 1° barrer le chemin aux embolies et prévenir les accidents cardio-pulmonaires et la mort subite qui en peuvent résulter; 2° enrayer la transmission des produits infectieux par voie veineuse, les « métastases », l'infection générale pyohémique; 3° traiter localement le foyer phlébitique originel. »

Cette action chirurgicale à triple effet ne pouvait prendre de l'extension qu'avec la chirurgie antiseptique et aseptique, où l'intervention veineuse restait innocente, et ne constituait plus un remède pire quelquefois que le mal.

L'application la plus large de cette méthode a été faite pour les thromboses du sinus latéral d'origine otique à la suite de Zaufal, qui en 1884 enlevait les thrombus du sinus après ligature de la veine jugulaire. Cette intervention est maintenant assez courante pour que Viereck ait pu dans sa leçon inaugurale en réunir 170 cas, sur lesquels à part ceux où une complication telle que méningite ou abcès du cerveau rendait déjà tout espoir illusoire, il reste 108 cas avec 89 guérisons, tandis que, sans opération, Jansen ne peut citer que 2 guérisons sur 49 cas.

Dans d'autres régions, on avait avec succès traité par la ligature et même l'excision du segment thrombosé les phlébites variqueuses des membres inférieurs. Citons rapidement les interventions de Quénu en 1891, de Schwartz et Quénu en 1892 pour phlébites variqueuses de la saphène interne. En 1893, nouveau cas d'Isch Wall, présenté à la Société anatomique.

Les cas se multiplient rapidement et Mérieux dans sa thèse, en 1893, cite des observations d'intervention pour phlébites suppurées.

En 1898, Robineau publie son importante thèse sur le traitement chirurgical des phlébites, et la même année paraît le travail d'ensemble de Longuet et Balthazard sur la question.

Depuis les interventions se sont multipliées et, au dernier Congrès, une ample moisson de faits est venue enrichir la littérature de la chirurgie des gros troncs veineux.

On a pu sans inconvénient lier la veine cave inférieure (6 cas avec 4 guérisons et 2 morts) au-dessous du pédicule rénal. Toutefois, on a lié à la fois le tronc brachio-céphalique, la jugulaire interne et la sous-clavière trois fois avec succès. De même pour la veine fémorale. Duret (de Lille) a traité avec succès par la ligature et l'excision une thrombo-phlébite typhique. Faure a pu lier l'azygos.

(A suivre).

LA FARCE DE LA BOURRIQUE

Paysannerie en deux actes tirée du FOLK-LORE Tourangeau

Par MM. Horace HENNION et Em. MORIN.

(Représentée pour la première fois devant la Société Littéraire et Artistique de la Touraine, le 24 avril 1901.)

PERSONNAGES

LE PÈRE CATELUCHE, tonnelier villageois.

LA CATELUCHE, sa femme.

M. LUCAS, juge de paix du canton.

A l'érudit Folkloriste

M. Léon PINEAU

Premier président de la Société Littéraire et Artistique de la Touraine

H. H. et Em. M.

A Douzil-sur-Chantepleure près de Bourgueil, sur les confins de la Touraine et de l'Anjou, vers le commencement du XIX^e siècle, en automne, après les vendanges.



— Tu viens point bouère eune bouteille ?

— Bin sûr que non ! C'est toujou moué qui paye : t'aimes bin dépenser d' l'argent quand c'est point la tienne.

AU PUBLIC

MESDAMES, MESSIEURS,

La farce paysanne, que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous, se passe au commencement du

siècle dernier, dans un village de Touraine, en l'une de ces campagnes reculées, où, naguère encore, tant de superstitions avaient racine, et où fleurissaient aussi maintes gracieuses ou fantastiques légendes. — C'est dans le trésor des contes et chansons légué par les ancêtres, c'est dans le folk-

loré de cette région que nous avons cueilli la donnée de notre farce. — Nous nous sommes efforcés de lui conserver, le plus possible, sa rusticité. — Elle n'a rien de commun avec toutes les moroses subtilités psychologiques aujourd'hui à la mode. — La bonne gaité de nos pères est un peu grosse parfois, mais elle est toujours si franche et si saine! — La langue n'en est point académique, et quoiqu'on affirme qu'en aucune province de France mieux qu'au pays de Rabelais n'est parlé le pur français, nous pouvons avouer, entre nous, que l'Académie ne saurait admettre le langage simple et imagé tout à la fois des « *bonnes gens de cheux nous*. » — C'est du petit vin de pays que nous vous offrons. Puissent ne point déplaire à vos palais délicats sa verdeur, son goût de terroir tourangeau.

ACTE I^{er}

CHEZ LE TONNELIER CATELUCHE

SCÈNE I

La Cateluche, seule, fait le ménage, met à leur place la table, les chaises, les outils du tonnelier, les cercles de châtaignier et d'osier, va soulever, dans l'âtre, le couvercle de la marmite et s'interrompt de temps à autre pour maugréer.

La Cateluche. — Et c'vaurien qui n' rentre pas!... Et monsieu l' Jug' de paix qui l'espère ded'puis la s'maine d'arrière pour mett' son vin en bouteilles.... Dire que j' pass' ma journée enquière à trimer icit' pus qu' mon pauvre saoul.... Et qu'i mange et boit tout not' fait à l'auberge, avec d'aut's feignants comm' li : c' vieux r'bouteux qui m' fait peür, et c' jeteux d' sorts, et c' meneux de lousps qui m' disent rin d' bon.... Et qu'i s'en r'vient rond c' m' un œuf, plein comm' la bourrique au guiah' et méchant comm' un vieil an' rouge!..... Si bin qu' losque je m' suis bin asquintée pour li, et qu'il arrive, c'est la roustée qui m' guette!... ah! malheu' d' malheu'!..... (Elle met le couvert sur la table, apporte un pain bis, un égrugeoir plein de sel, le tout en continuant à parler.)

Ah! boun's gens! si d'empreume on m'avait dit ça, je n' m' serais jamais mariée.... Un soulard.... Un' bêt' brute.... Un prop' à rin.... (Elle entend des pas et des chants sur le chemin) Le v'là qui rappliqu'.... L' cabaret vint de l' lacher.... l' chante.... Gar' la danse!.. (Elle prend un balai et range un peu l'atelier.)

SCÈNE II

La Cateluche balayant, *Cateluche*, titubant légèrement, entre en chantant.

Cateluche :

Quand ej bois du vin clair,
Tout tourne (bis)
Quand ej bois du vin clair,
Tout tourne
Au cabaret!

Eh bin! la borgeois? m'as-tu fait un fricot d'attaqu'?... J'avons eun' faim!.... C'te bernach', ça creus', tu sais bin. (*La Cateluche* balaie sans répondre.) Eh bin! quoi!... tu répond's ment pas?... c'a pourtant eun' langue, les femm's!... mèm' que ça jabotte tout' la saint' journée, sans savoir tant seul'ment ça qu' ca dit!.... (*La Cateluche* garde le silence. *Cateluche* se fâche) T'es-tu sourd?... ça n' s'rait point drôle!.... T'es-tu muette?... c'est ça qu'en s'rait eun' veine!.... (Elle lui balaie rageusement dans les jambes) Quien! qu'en! v'là du nouveau!.... Tu t'ostin's?... Tu m'asticot's?... (Il lui arrache le balai.)

La Cateluche, précipitamment et d'une voix suppliante. — Non, mon p'tit homm', non?... Quien! la tabl' est prête.... la soupe est chaude....

Cateluche, bourru. — Bin, moué, j' brûle!.... Connu!.... (Se fâchant de plus en plus) ah! ah! la v'là r'trouvée c'te langue!.... Trop tard! j'aim' pas ces magnièr's-là!.... Et pis, rin d'faneux comm' un' bonn' tournée pour vos ouvrir les appétits!... (Il frappe.) Ah! tu fais la sourd! ah! tu fais la muette! attrap'!... V'là pour t'apprend' à m' répond' quand j' te parle....

La Cateluche geint et fuit devant les coups. En se poursuivant autour de la table, ils bousculent tout : le pain se retourne, le sel se renverse.

La Cateluche. — Oh! là, là.... Aïe! aïe!... oh! là, là!... i' m' bat! i' m' tue!.... Ah! boun's gens, j'suis morte!... Grâce, mon homm', mon p'tit Cateluche!...

Cateluche, frappant toujours. — Quien, feignante!... qu'en, gueuse!... Chante! ça t' fera la voix, vieill' poule.... (Tout à coup, il s'arrête apeuré. Il vient d'apercevoir le pain retourné, et la salière renversée. Il lâche le balai, tend les bras avec stupeur et s'écrie :) Ah! Bernoncio!.... i' va cherr' des maux su' nous, bin sûr... V'là l' pain sans d'vant dimanch', et l' sel tout égaillé!.... l' arriv'ra un malheur anuit!.... Moi, j' mang' point là!.... Bin sûr de bin vrai!... J' m'en vas souper cheux Grégoir' pour conjurer l' malin!.... (Il sort.)

SCÈNE III

La Cateluche seule continue à geindre en se tâtant les côtes. — Et penser que c' failli-gars, c' varmignier, m' arrang' comm' ça tous les jours!... Ma coëffe en est toute foupie.... mon d'vanteau tout déchiré!... Et mes reins! mes pau' reins!... C'ment que j' ferions bin, Jésus. mon guieu!, pour eun' pas détraîner à bell' journée!.... J'ons pus qu' des bleus su' tout l' corps.... (Elle aperçoit le juge de paix, M. Lucas.) Bon! à c' t'heur' v'là nou' juge de paix, avec son décalitre.... Un bin dign' homm', c' monsieur Lucas!.... l' vint d'hasard — pour le sûr même — rapport à son vin.... l' faut que j' i' espiqu' m' n' affaire.... l' trouv'ra p't'êtr' un biais pour eum' tirer de là, li qu'est si savant!...

SCÈNE IV

La Cateluche, M. Lucas.

M. Lucas. — Eh bien! madame Cateluche, mon Bourgneuil attend toujours le bon plaisir de monsieur Cateluche... Mais la lune n'attend pas, elle.... Elle décline depuis huit jours, et mon vin va perdre son fin bouquet de framboise...

La Cateluche. — Ah! mon bon monsieu l' Juge... m'en parlez pas!...

M. Lucas. — Comment?... Mais je ne suis venu que pour cela.... N'en pas parler?... Et pourquoi?...

La Cateluche. — Pourquoi, mon doux seigneur!... Parce que mon gueux d'homme n' démarre quasiment point d'l'auberge... et qu' l'ouvrag' all' ne s'faisent point tout' seule, par guienne!... Et si core i' n'y avait qu'ça.... boun's gens!... mais c'est qu' cogn', le failli-gas, i' cogne!...

M. Lucas. — Eh! mais, les tonneaux, c'est fait pour être cogné!... Cependant, il y a temps pour tout, et il ferait encore mieux s'il venait emplir et boucher mes bouteilles.

La Cateluche. — Héla!... vous ne m'comprenez poin'en tout.... Si c'était pour rendoueller ses poinçons... j'i aid'rais putôt.... mais c'est moué qu'i tape à tour de bras.... et si tell'ment souvent qu'bin-tôt j'en s'rai tout'blotte!...

M. Lucas. — Comment! belette! que dites-vous, mère Cateluche?...

La Cateluche. — l'm'cogn' dessus comm' su' un' poir' chope.... J'vas bintôt n'en tomber blett', quoi!...

M. Lucas. — C'est juste...

La Cateluche. — Vò trouvez ça juste, vous, Monsieu l' juge, qu'i m'rabatte matin et soir comm' un moulin à échalier les nouzilles!...

M. Lucas. — Mais non, mais non... c'est ce que vous dites qui est juste...

La Cateluche. — Merci bin!... A c' t'heure, ne pourriez-vous-t'y rin faire pour l'empêcher d'm rouer d'coups comme eun' pau' bourrique?... Car, ma fine, faut enfin qu'ça ait eun'fin, c' te vie-là!...

M. Lucas. — Parfaitement, mère Cateluche, faut à la fin de la fin des fins que cela ait enfin une fin... Je n'ai pourtant pas l'intention, ni le devoir de me mettre entre vous deux pour recevoir les coups de trique...

La Cateluche. — Ah! bin non! monsieur Lucas, c'est point d' ça qu'il est cis... Baillez-moi s'ment un conseil... un bon... pour not'avenir... Et, foi de Cateluche, j' le suivrons... s'il est bon... ah! dam! faut qu'i soye bon, par'que, voyez-vous, mon homm' est dur à guérir... (Elle hésite... puis, mystérieusement, elle lui confie) T'nez, monsieu Lucas, faut que j'vous dise... Eh bin! j'ons essayé du sang d'anguille... ça y a fait rin en tout!...

M. Lucas. — Du sang d'anguille?

La Cateluche. — Dam, oui!... ah! vous n'savez pas?... On voit bin qu' vous n'êtes point d'cheux nous.... J'vas vous espiquer...

Quand on veut guari d'la boitir' queuqu'un qui s'souff'. On prend eun' anguille d'trois ans... femelle, si qu' c'est pour eun homme, mâle, si qu' c'est pour eune femme... On la pêche à la cordée, au décours ed' la lun' rous-e... On li coup' la tête, à c'te bête, d'un seul coup d'sarpette stapendant les douz coups d'minuit... On li fait gicler tout son sang dans n'un verre ouisque l'ivrogne a l'habitud' ed' bouère, et on li fait avaler ça avec du vin rouge...

M. Lucas. — Ah! ah!... Et l'anguille, qu'en fait-on?...

La Cateluche. — On la bange au pied d'eun' treille.

M. Lucas. — Elle serait meilleure en matelotte avec deux verres de vieux Chinon, ma bonne femme... Et vous, mère Cateluche, vous croyez à toutes ces sornettes?...

La Cateluche, indignée. — Des sonnett's? mon bon monsieu!.. Mais y a point d' sonnett's là-dedans!...

M. Lucas, narquois. — Mais non... je veux dire à tous ces remèdes... miraculeux?...

La Cateluche, scandalisée. — Si j'y créyons, boun's gens?... Eh bin, si qu'on n'y créyait point à ces choses-là, où donc qu'on irait, monsieu Lucas?...

M. Lucas. — Et... qui vous l'a conseillé... ce fameux médicament?...

La Cateluche, hésitante. — Dam!... C'est un juge-à-l'eau d'la val' lée... Un vieux qui en sait bin pus long qu'bin du mond', bin sûr... Mais je n'vous dirai point qui c'est... ni où i'd'meure... pour que vos médecins l'entreprennent... et li fassent les mille misères...

M. Lucas. — Et Cateluche?... A-t-il confiance, lui, dans toutes ces recettes de bonnes femmes... ou de bons hommes?...

La Cateluche, convaincue. — Pour ça oui, monsieu Lucas... Il est bin ch'ti, et y a bin à r'dir' sur li, l'mécreant, mais on peut pas li r'procher ça... Dam, non!... Pourtant, l'sang d'anguille, il n'la savait point... parce que s'il l'avait su... ça pouvait pas li faire d'effet...

M. Lucas. — Et moi, je vous dis qu'il la connaissait, votre recette, mère Cateluche!... La preuve, c'est que votre tonnelier de mari se grise toujours comme un templier...

La Cateluche. — Héla! boun's gens!... C'est pourtant la vérité vraie qu'vous disez là... mon bon monsieu... Et c'est pour ça que j'm'ai dit qu'il fallait que j'all' vous voir, quand qu'vous êtes venu... pour vous quémander un conseil...

M. Lucas, redevenant sérieux. — En effet, revenons à la question... Que pourrions-nous bien faire?... (Il réfléchit, puis se frappe le front) Une idée!... Bah! on peut toujours essayer... quoique... enfin!... Voyons, mère Cateluche... écoutez-moi bien (Sentencieusement). Chaque fois que maître Cateluche rentre ivre, il frappe?...

La Cateluche. — Comm' sur eun'barrique ou eune bourrique, que j'vous dis, monsieu Lucas... Et c'est pendiment tous les jours...

M. Lucas. — Et vous, vous criez?...

La Cateluche. — Par guienne et j'craillons tant qu'j'ons d'force coum'un chin qu'on ésoirille, on bin coum' un goret qu'on gorille, sauf vout' respect... Ah! i'm'fait grands maux!...

M. Lucas. — Bien!... Et plus vous criez, plus il cogne?...

La Cateluche. — Ah! boun's gens, chaqu'cri appelle un coup!.. Et core!... Tantôt, t'nez, i'm'a battue parce que j'li réponais past...

M. Lucas. — Eh bien! si j'étais à votre place, voici ce que je ferais... Chaque fois qu'il vous battra... comme une bourrique... ne parlez pas, ne criez pas... c'est facile.

La Cateluche. — A dire...

M. Lucas. — Non... à faire...

La Cateluche. — Eh bin! sans v's'offenser, j'voudrions bin vous y vouère un p'tit...

M. Lucas. — C'est inutile... Mais, suivez bien mes recommandations... Au lieu de crier comme d'habitude... faites la bourrique...

La Cateluche, étonnée. — Hein?... la bourrique?...

M. Lucas. — Oui, la bourrique!... hihan! hihan! Vous connaissez cet air-là.

La Cateluche. — C'te malice... tout l'mond' la sait la chanson des bourris... moi surtout!... (Elle se tâte les côtes).

M. Lucas, souriant. — Quand c'est Cateluche qui fait l'accompagnement!...

La Cateluche, l'air bête. — Alors vous dites qu'il faut faire... hihan! hihan!... et pis après?...

M. Lucas. — Comment, après?... Après, rien!... Vous ferez: hihan! toujours, hihan!...

La Cateluche. — Toujours hihan!... Mais, à c't'heur', c'ment que j'l'rai pour causer avec les vouésines?... C'est pas un' merveille, ec'moyen-là!...

M. Lucas. — Vous êtes simple!... C'est seulement tant que Cateluche vous battra... tant qu'il vous parlera... Vous verrez l'effet produit... c'est infallible...

La Cateluche. — On peut toujours voir... pas vrai, pour c'que ça coûte... Justement, v'là mon homme qui revient... (On entend chanter au dehors.)

M. Lucas. — Ah! diable!... Il ne faut pas qu'il me voie ici... (Ironiquement) surtout, s'il est jaloux! Il pourrait croire que je vous fais la cour... je me sauve!...

La Cateluche. — C'est ça, ensauvez-vous!... Et bin des mercis... monsieu le juge!...

SCÈNE V.

La Cateluche, Cateluche.

Cateluche, absolument gris, rentre en titubant et en chantant.

T'as bu, bounhoum' (bis) —

T'es soulf. —

T'as bu, bounhoum' (bis) —

T'es sous...

.... En voilà cor' quarant' ed'sous d'glissés sur la pente (il caresse son gosier) et qui sont d'valés dans l'comptoir à Grégoire... C'est toi la cause... avec ta frip' qu'emponoussonne la charbounée... Et ça s'dit intéressée!... Et ça vous eur' proch' la goutt' du matin avec les vouésins... Et ça grouss', ça s'gourment', ça chouin', ça fait la mar-joulée!... (Imitant sa femme) Oh! ceux z'homms, ça boit tout ça qu'ça gagn', ma pauv' amie... — Tu vas m'les payer ceux quarant' sous-là, Cateluche, ma bonne... limérot' tes abattis... ça va ron-fler!... (Il saisit un balai et frappe à tour de bras.)

La Cateluche. — Hihan! hihan!

Cateluche étonné s'arrête un moment. — Hein! — puis frappe de plus belle.

La Cateluche. — Hihan! hihan!...

Cateluche, s'arrêtant et regardant partout d'un air ahuri. — De quoi c'est-i' qu'ça?... (A sa femme) T' n'as pas acheté un bourri, j'suppose?...

La Cateluche, négativement. — Hihan!

Cateluche, stupéfait. — Bernoncio! c'est toné qui fais l'âne?... pour avouer du son?... J'vas t'faire passer ça... (Il brandit le balai)

La Cateluche, avant qu'il ne tombe. — Hihan!...

Cateluche, inquiet tout à fait. — C'est bin un pen fort, tout d'même!... Quoi qu'all'a, ma femme? y a poin' à dir', all'a queuqu'chos'! (Il la tourne, la retourne).

La Cateluche, désolée, l'air bête. — Hihan!...

Cateluche, lâchant son balai — apeuré. — C'est pas guien possib'!... N'on y a j'té un sort!... (Se frappant le front) Par guienne, la salière!... le pain!... (Désolé, stupide) Fallait qu'ça arrive!...

La Cateluche, hochant la tête. — Hihan!...

Cateluche, épouvanté. — Ah! Bernoncio!... malheur de bon sens!... bon sens d'malheur!... Ma pauv' femme... n'on m'a ensorcelé ma femme... ma pauvre femme que j'aimions tant!...

La Cateluche. — Hihan!

Cateluche, désespéré, s'arrachant les cheveux. — J'somm's perdus... C'est i' l'guiab' qu'a v'nu là?... (Il court à la fenêtre) Au s'cours!... au feu!... ma femme qu'est changée en bourri!...

SCÈNE VI.

Les mêmes, M. Lucas.

M. Lucas. — Qu'y a-t-il donc, père Cateluche?

Cateluche. — Ah! mon bon monsieu... j'somm's flambés... L'sor-cier m'a sangé ma femm' en bourrique... Ah! Bernoncio!... j'sé eun homm' perdu!...

M. Lucas, à part. — Ça y est!... Il est pris!... (Haut) Voyons, Cateluche, vous avez sans doute bu plus que de coutume — ce qui cependant me paraît assez difficile! — Vous n'avez plus votre tête à vous.

Cateluche, se prenant la tête à deux mains. — Pour lorss, à qui donc qu'elle est, c'te pauv' caboché?...

La Cateluche. — Hihan ! hihan !...

Cateluche — Bonsoir de bonsoir, ça va core pus mal qu'avant. (A sa femme) R'vins à toué, ma boun' femm', r'vins donc !...

La Cateluche. — Hihan ! hihan !...

M. Lucas, à part. — C'est admirable ! (Haut et avec dignité) Voyons, Cateluche, quand et comment cette maladie — car cela ne peut être qu'une maladie, — a-t-elle pris votre femme ?

Cateluche, embarrassé. — Eh bin, monsieu le magistrat... j'men vas vous dir' ça tout à trac !... (A part) avec ça qu'c'est commode à s'pliquer ! (Haut) Je m'rendions... comm' ça... d'cheux Grégoire... j'avions soifié avé l's amis et, dam, un coup d'picton, ça ém'rillonne, par guienne...

Oh ! y avait rin d'trop... j'lais pas dreit comm' un ciarge... ça b'rlançait p'têt un brin... mais, quoi !... j'étais pas bu... là !... — Dam !... j'lais un p'titen r'tard... par'que quand on d'valle ed' guingois... on n'avanc' guère... J'avons voulu s'pliquer ça à la malaisée... qui... que... qui s'ostinait... — c'est ça, qui s'ostinait...

M. Lucas. — Comment ? qui s'obstinait ?... s'obstinait à quoi ?...

Cateluche, bredouillant. — Ben oui !... all' s'ostinait... à bal'yer sa place... oui, c'est ça, à bal'yer sa place... Sans s'ment ouvrir l'bec... all' m'boutait son balai dans les jamb's... ça l'vait la pous-sièr' au lieu de sarvir la soup'... S'pas, la Cateluche, qu'c'est pas des ment'ries ?...

La Cateluche. — Hihan ! hihan !

Cateluche, au juge. — V'là qu'ça la r'prend !... Ah ! Bernoncio, la v'là qui m'répond core comme un âne.

M. Lucas. — C'est bon, c'est bon !... mais cela ne m'explique pas l'état de votre femme...

Cateluche. — Dam, monsieu le magistrat... y a... qu'avenc' la poussière, la moutard' m'a monté au nez... la soup' sentait l'roussi... finalement... l'balai était là, tout près... et j'i en ai caressé les côtes... en douceur... à la Cateluche...

M. Lucas. — C'est-à-dire que vous l'avez frappée comme une bourrique... et bourrique elle est devenue...

Cateluche, confondu. — Ça s'peut ben tout' d'même... monsieu Lucas... Par'que, j'vas vous dire, à n'un moment d'la batt'rie, l'sel et l'pain y s' sont dévirés su' la tabl'... Et dam ! vò savez bin, après ceux accidents-là, tous les malheux pouév'nt sourcer dans l'tantôt...

M. Lucas. — C'est cela même, père Cateluche, n'en doutez point... Mais, je veux bien examiner le cas... il est très grave... Laissez-moi seul avec votre femme, je vais essayer de la guérir...

Cateluche, soupçonneux. — Quoi qu'vòs allez li fair', à c't'heure ?...

M. Lucas. — C'est mon secret...

Cateluche. — V'è't's donc bin savant ?... Et... combin qu'v'allez m'faire payer ça ?...

M. Lucas. — Oh ! pas un sou.

Cateluche. — Ma fine ! à c'prix... Et pour un' femme comm' cell' là !...

M. Lucas. — Voyons, sortez, Cateluche... Je ne la mangerai pas, votre femme... Et ne revenez que dans un instant...

Cateluche sort en regardant plusieurs fois derrière lui avec inquiétude.

SCÈNE VII.

La Cateluche — M. Lucas.

M. Lucas. — Eh bien ! mère Cateluche, notre procès est gagné.

La Cateluche. — Hihan ! hihan !...

M. Lucas. — Encore ?... allons, ne faites plus la bête... Il est sorti... il ne peut plus entendre... Cela a réussi comme je l'avais prédit...

La Cateluche. — Hihan !...

M. Lucas. — Assez... cela ne signifie plus rien... avec moi, cette comédie est inutile... et bientôt, je l'espère, il en sera de même avec Cateluche... Que votre mari s'engage à ne plus vous frapper, et vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ?...

La Cateluche, affirmativement. — Hihan !...

M. Lucas, à part. — Elle est moins bête qu'elle en a l'air.

SCÈNE VIII

Les mêmes, Cateluche, qui passe d'abord timidement la tête à la porte.

M. Lucas, sévère. — Entrez, Cateluche.

Cateluche, tremblant. — All'est-i dessorcelée ?...

M. Lucas. — Pas encore... Mais j'ai tout deviné... Vous êtes bien coupable...

Cateluche. — De quoi, mon bon juge, coupab' de quoi ?... Me v'là tremblant comme des ch'vill's de vielle, à c't'heure !...

M. Lucas. — Vous maltraitez votre femme, Cateluche... Et si elle est changée en bourrique, elle ne devient que mieux votre digne compagne... car vous n'êtes qu'un âne bête !...

Cateluche, vexé. — Disez donc, monsieu Lucas, faut point vous gêner.

M. Lucas. — Je ne me gêne point... Votre femme souffre, vous l'abrutissez...

Cateluche. — Pourquoi qu'all' s'ostin' toujou', c'te malaisée là !

M. Lucas. — C'est vous qui vous obstinez à boire sans soif et à frapper sans raison. Vous négligez votre travail ; vous gâchez votre métier, votre ménage et votre vie tout entière... Néanmoins, je veux bien guérir votre femme, Cateluche, si vous me jurez de changer complètement de conduite.

Cateluche se grattant la tête. — Pus la batt'... j'dis point non !... Mais, pus bouère, c'est bien dur, mon bon juge... Quoi qu'va n'en penser Grégoire ?... Et c'vieux grain d'sel qui est enté là (il montre sa gorge) et qui s'ostin' dans mon gosier...

M. Lucas. — Buvez de l'eau... ça le fera fondre...

Cateluche, grimaçant. — D'la tisane ed' barbillon ?... e'est bin fade !...

M. Lucas. — Enfin, voulez-vous que votre femme guérisse, oui ou non ?...

Cateluche. — Oh ! dam, oui, monsieu le juge.

M. Lucas. — Vous ne la frapperez plus, c'est bien entendu ?...

Cateluche. — I' l'faut bin !... eun' si boun' femme... qui m'faisait d'si boun' lambouille... qu'on s'en lichait les cinq douets et l'pouce...

M. Lucas, à la Cateluche. — Allons, mère Cateluche, quittez votre peau d'âne...

La Cateluche, enchantée. — Ah ! mon bon monsieu, vous m'avez rendu la vie... La langue me démangeait si fort... j'en avais la pépie, coum' moun' houni'...

M. Lucas. — Allons, faites la paix, et embrassez-vous... Et n'oubliez pas mon vin à mettre en bouteilles. (Il sort.)

La Cateluche. — Oui, monsieu le juge de paix, on y va d'ce pas. (A Cateluche tendrement) Cateluche, mon homme, j'te palerai la goutte ed' temps en temps, va, crains rin... mais faudra pus jamais m' cogner...

Cateluche. — C'est bon, c'est bon !... j'laisserons dans son coin l'éventouère à bourrique...

La Cateluche. — Sans ça, vois-tu, je r'chanterais la messe ed' l'âne tout l'restant d'mes jours...

ACTE II

Vingt jours après, chez le tonnelier Cateluche

SCÈNE I^{re}

La Cateluche seule. Elle tricote en chantant (1).

I

Bon, bon, bon, les lapins et les lapins,

Bon, bon, bon, les lapins d'guernier !

Bon savetier, bon savetier,

Veux-tu recoudre mon soulier ?

— Oui, madame, bin volontiers...

Les lapins, les lapins, les lapins d'guernier !

(1) Chanson paysanne, harmonisée par M. Fl. Aubry.

II

Bon, bon, bon, les lapins et les lapins,
Bon, bon, bon, les lapins d'guernier !
Bon savetier, bon savetier,
Combien faudra-t-il te payer ?
— Rin, madame, qu'un doux baiser.
Les lapins, les lapins, les lapins d'guernier !

III

Bon, bon, bon, les lapins et les lapins,
Bon, bon, bon, les lapins d'guernier !
Bon savetier, bon savetier,
Un baiser c'est trop cher payer !...
J'aimerais mieux aller nu-pieds !
Les lapins, les lapins, les lapins d'guernier !
Bon, bon, bon, les lapins et les lapins,
Bon, bon, bon, les lapins d'guernier.

(Elle jette son tricot sur la table en riant). Ah !... Et pis n'en v'la assez !...

Y a quasiment tout près d'un demi-heure que j'travail... Accoiti-sons-nous un brin, à c't'heure... Cateluche s'échine bin pas, li... Et, pourtant, du d'puis le rafout d'l'aut semaine... avec c'te magnière d'histoire ed'bourrique, i prend bin mieux s'n ouvrage... Ah ! y a pas à dire, ça li en a fait un effet ! Faut-i qu'en ait eun' couche, faut-i qu'il soit gobemouche, mon Cateluche, pour avoir avalé c't' euspece d'ensorcellerie que c't' inventeur d'monsien Lucas avait manigancé !... faut-i qu'il soye éberlut !... Mais, arrièr', c'est l'mait' Lucas qu'est un vrai malin, li ! N'en v'la un homm' pas ordinaire... et r'viré !... Allez donc leuz' en faire accroire à ceux matins d'magistrats-là !... Et mon homme... n'a rin vu, bin sûr... n'est point rusé, ma fine... L'est sage c'm' eune image en papier, ne m'bat pus. n'boit pus, jamais i n's'est dérangé dud' puis trois semaines : les écus, les pistoles r'apportent !... faut voir !... J'fais tout à ma plaisance, je l'mène comm' un éfant par un bout de lisière ;... il m'donne tout c'qu'igagne... (Allant à l'armoire, elle y prend un châte, puis une coiffe dont elle s'attife). Aussi, j'm'en paie d's' affaires... je r'monte mon ormoire. Ne m'a-va-i pas à la merveille, c'beau mouchoué d'cou à grand's fleurs ?... L'marchand m'la bin dit : « Faut vous faire belle, pour aller à la messe dimanche, m'ame Cateluche »... La Brémond va en avouer la jaunisse quand all'va m'voir ça !... Et pis, j'ons eun' coëffe toute neuve, p'r aller avec, en tulle d'illusion, avec des dentelles malignes... c'est ça qui va m'faire brave !... La mère Bouzi va s'n'arracher les trois ch'veux qui li restent... (Elle rit)... (Tout à coup elle entend des pas dans la rue, jette un coup d'œil, et, vivement, serre le tout dans l'armoire). Ah ! Bernoncio ! v'la Cateluche ! Cachons tout ça !... c'est pourtant point son heure !... quoi qu'y a core ?...

SCÈNE II

La Cateluche. Cateluche.

Cateluche rentre tranquillement, va s'asseoir près de la table sans mot dire. *La Cateluche* le regarde, les poings aux hanches.

La Cateluche. — Quoi qu'ça veut dire, que te v'la à c't'heure ?

Cateluche. — Rin, ma bonne, rin... Je m'créyais en avance...

La Cateluche, aigre. — T'es en avance pour le sûr... C'est-i qu't'aurais fait l'lundi ?... dis ?

Cateluche. — Le lundi ! Y a pas d' risque !...

La Cateluche. — Alors, pourquoi qu' t'es en avance anuit ?

Cateluche. — Eh bin, j'vas t'dire... l'ouvrage allait si tell'ment bin ac'matin qu' j'ai fini plus vite que d'habitude. Et coum' j'avais faim, j'suis r'venu tout dret putôt que d'muser par les ch'mins... et me v'la... doun-moi-z'à manger...

La Cateluche, aigre. — En v'la des magnières... Tu l'fais donc exprès ?... Quand la soupe est prête, t'n'arrives pas ; et quand l'pus chaud est sous la seille, t'arrives avant l'heure. C'est-il vrai, ça ?...

Cateluche. — Excuse...

La Cateluche, l'arrêtant net. — C'est pour m'faire enrager, qu'tu fais tout ça ?... Eh bin, ça y est en plein, mon bonhomme... mais, méfie-toi !...

Cateluche, gémissant. — Enfin, anuit, je n'suis point en retard... Et comme j'ai grand faim... j'veux manger la soupe...

La Cateluche, tout à fait montée. — La soupe ? Quelle soupe ? All' n'est point prête la soupe ! (Elle montre l'âtre vide et sans feu) La v'la ta soupe... Tu peux buffer sur la braise si tu veux qu'ça flambe.

Cateluche, de même. — Pourquoi qu' tu n' l'as pas faite pus tôt ?

La Cateluche. — Des r'proches, à c't'heure, il n' manquait pus qu' ça...

Cateluche. — Mais non, ma bonne, mais...

La Cateluche. — Assez, n'en v'la assez, entends-tu, Cateluche... Et si t'n'es pas content, prends ta vieille... et clos ton bec...

Cateluche. — Je n' dis pus rin.

La Cateluche. — Si ! tu t'ébaules tout l'temps c'm'un veau... J'en ons assez de c'te vie-là... Tu t' plains terjou, rin n'marche à gré avec toué... C'est des avanies et des mortifications tous les jours... tu cognes pour des gniaiseries, tu t'arsouilles avec tous les trainiers du pays...

Cateluche. — Moi ?... Eh bin ! all' est forte cell'là... J'm'arsouille ? J'le dis des mots ?... J'de bats ?...

La Cateluche. — C'est p't'être bin moi, à c't'heure ?... Moi, qu'est douce et coulante comm' ed' l'huile d'amande, qu'tu m'bouscules tout l'temps, que j'suis ta sarvante, qu' tu m'abrutis à forc' de m' taper !... Va d'mander voir à monsien Lucas, qui qui m'a fait tourner en bourrique ?...

Cateluche, épouvanté, les bras au ciel. — Oh ! non, dis pas ça, ma bonne Cateluche ! Tu m'fais r'monter mes r'mords... Quiens-toi tranquille et dis rin... (Il va vers l'âtre et apprête le feu) J'vas t'aider, pisque t'es en retard...

La Cateluche, éclatant. — En r'tard ! moi, z'en retard !...

Cateluche, conciliant. — Bin, non, là... c'est moi qu'est dans mon tort... Quiens, j'vas souffler le feu... bouge pas, ça va t'aller tout seul, tu vas vouèr.

La Cateluche, un peu apaisée, s'apprêtant à sortir. — Dam ! c'est vrai... tu vous fais bouillir et sang, à c't'heure !... J'ai promis des œufs à mame Limousin, j'vas lui-z-en porter... Et tâtch' moyen d'faire en sorte qu'ça soie prêt quand j'vas r'venir...

Cateluche, affairé. — Oui, ma bonne Cateluche.

La Cateluche, revenant sur ses pas. — Ah ! et pis... as-tu core touché d' l'argent aujourd'hui ?...

Cateluche. — Dam, oui... y a m'sieu le Curé qui m'a payé...

La Cateluche. — J't'avais pourtant défendu... J'veux point qu'tu touches ton argent toi-même... pour qu'tu la boives ! ivrogne !...

Cateluche. — Oui, mais m'sieu le curé a voulu à tout' force m'payer : j'ai point osé lui refuser à c't'homme, il n'aurait point compris...

La Cateluche, sèche. — Pas compris... quoi ? l'a pas besoin de comprendre... n'en v'la-t-il pas des idées !... Fais voir t'n'argent... y a bin l'compte au moins ?...

Cateluche donne l'argent, que la femme compte et recompte. — Oh ! tu peux les mirer, les soupeser, les r'tourner, va ; j'en ai pas rogné un liard...

La Cateluche, empochant. — Allons, c'est bon, c'est bon !... Souffle donc, feignant !... (Elle sort.)

SCÈNE III

Cateluche.

Cateluche, seul, souffle et souffle le feu. — Dire qu'y a eu hier tout au juste trois dimanches que j'n'ai pas tué l'pus p'tit ver, ni avalé eun' goutte cheux Grégoire !... Y doit m'en envouloir, pour sûr, et y a bin d'quoi !... Mais, dam, tant pis... C'est fini, fini... Pour qu'ah s'en r'tourne en bourrique...

Va-t-elle s'en r'venir bintôt ?... J'ai s'ment pas osé li demander !... pas pus qu'ça qu'all' fait d'mes argents !... J'ose pus rin, à c't'heure !... faut pas piper... des fois qu'ça lui contrarierait l'cours du sang !... eun' bourrique !... quoi qu' j'en ferais, Dieu de Dieu !... eun' bourrique !... (Il souffle toujours.)

SCÈNE IV

Cateluche. — M. Lucas.

M. Lucas, appelant. — Père Cateluche !...

Cateluche se lève et va vers la porte, le soufflet à la main. — V'la, monsieu le juge.

M. Lucas. — Que faites-vous donc là, père Cateluche ?

Cateluche, retournant son soufflet. — Eh bin, monsieur le juge, vous voyez bin, j'faisons fiamber l'feu, pour chauffer la soupe...

M. Lucas. — C'est plutôt l'affaire d'une femme... Madame Cateluche est malade ?

Cateluche. — Nenni, bin, monsieur le juge... v'êtes bin honnête. All'est point malade en tout... (Avec un soupir) Surtout ded'puis q'vous l'avez guarié d'êt bourrique! Jamais all's'est si bin com-portée.

M. Lucas. — J'en suis aise... J'ai su que, vous aussi, père Cateluche, vous étiez guéri, — et je vous en fais mes compliments. — On ne vous voit plus chez Grégoire, et vos clients sont enchantés. Tout cela est parfait. — Ainsi, chez moi, vous avez été l'exactitude en personne; et je viens vous régler ma petite note...

Cateluche, confus. — V'êtes bin cent fois aimabl', monsieur Lucas; mais la borgeoise all'n'est pas là, et...

M. Lucas. — Et quoi?

Cateluche. — Bin, alors, si qu'ça s'rait eun' effet d'vout' bonté, vous r'passeriez pour c'te note. Parce'que, voyez-vous, faut que j'vous dise, all'm'fait les cent coups chaqu' fois que j'touche ed' l'argent sans qu'all' soit là... All' dit comm' ça que j'y en chipote — et, ma grand foué, j'jure bin qu'non! — All'm'fait des vies du guaihl', n'on dirait qu'all' foleille!... faut toujours qu'jaie tort, et qu'all' ait l'darnier... Pour lors, moi, s'pas, comm' ej'sé bon bonhomme, pour avoir la paix, j'la laisse crailler tout son saoul... Vô crêyez p'têtr' que ça y fait?... Ah! Bernoncio, all'r'commence à s'ébrailler comm' si l'guaihl' l'emportait... N'on dirait d'eune ouaille qu'a perdu la goulée... Et v'entendez-bin, monsieur le juge, ça fait point plaisir, tout' ceu vies-là...

M. Lucas. — Tiens, tiens, tiens!...

Cateluche. — Par aïnsi, t'à l'heure, j'ons vu qu'allait m'battre parce qu'ej'étais point enr'lard, et qu'all' y était' elle... Dam! c'est point tounant, all' plante tout là, p'r aller godailler et rigouincer avec les vouésines, et l'ouvrage n'se fait point tout' seule.

M. Lucas. — Et vous ne dites rien?... Mais voyons! vous êtes le maître ici, Cateluche!

Cateluche. — Oui, j'sé l'maîtr'... Mais all'est la maitresse... Et faut crêre que l'gouvernement s'empire quand qu'c'est les femmes qui tiennent la queue d' la poêle.

M. Lucas. — Faites-lui de sages observations.

Cateluche. — G'n'est pas aussi commode qu'eun' commode, ça, monsieur Lucas... Si j'voulons entendre d's orémus de tout's les paroësse, j'ons qu'à essayer tant seul'ment d'bailler l'bec... Ah! on voit bin que v'la connaissez point. Douce comme miel avec el' monde... Enjôleuse et amignonnée comm' tout par derrière... Mais, avec moi, c'est pus la mêm' femme!... Li dire quequ' chose?... Eh bin, j'en recevrais!... (Avec saisissement) Et pis, voyez-vous, monsieur Lucas, j'ai peur d'elle...

M. Lucas. — Peur de votre femme! Depuis quand?...

Cateluche. — N'm'avez vous point dit l'autr'jour — ah! j'ai bounn souvenance, moi, v'savez! — que si j'la battais core, all' er'tourn'rait en bourrique?... Quand qu'all' m'agonise, et qu'all' fait son bernoncio d'train d'enfer, la main m'démange bin... comm' dans l'temps... j'ai bin eun' envie malade ed'li fiche eun' râclée... Alors... je m'souviens... ça m'gèle les os... et j'm'ensauve sans rin dire... (Eclatant) Quoi qu'j'frais d'eun' bourrique, mon bon monsieur, quoi qu'j'en ferais-t-y bin!...

M. Lucas. — Eh! Eh! Cateluche, peut-être vous feriez-vous plus facilement obéir.

Cateluche. — Vantié bin, pisque vous l'dites, monsieur Lucas. Mais faudrait savoir core c'ment faire, et j'en sais rin en tout.

M. Lucas. — Voyez comment agit voire ami Grégoire avec sa bourrique lorsqu'elle se refuse à marcher. D'abord, il l'excite de la voix, il la caresse...

Cateluche. — C'est ça!... mais gn'y a point d'caresses assez douces... all's'ostine.

M. Lucas. — Souvent, certes. Mais voyons la suite: Grégoire, ayant fait ce qu'il devait, a recours à Martin bâton; et lorsque ce personnage muet a esquissé deux ou trois entre-chats sur le dos de l'obstinée bourrique, elle s'empresse d'obéir.

Cateluche. — Coum' vous l'dites, monsieur le juge.

M. Lucas. — Et donc! Cateluche, mon brave, écoute bien ce que je vais te dire: Il n'y a de par le monde, qu'un animal plus têtue que la bourrique: c'est la femme...

Cateluche. — Ça s'pourrait bin, monsieur Lucas... Par guienne, pour la mienne, c'est pus sûr que du bon vinaigre.

M. Lucas. — Ta femme s'entête?... tu la corriges...

Cateluche. — Bon... mais la v'la en bourrique...

M. Lucas. — Entendu... Mais, devenue bourrique, elle s'entête encore?... Encore tu la corriges, et alors...

Cateluche. — Alors... quoi qu'all' peut bien d'venir, monsieur Lucas?...

M. Lucas, très grave. — Similia similibus...

Cateluche, stupéfait. — Hein?...

M. Lucas. — Cela veut dire que, puisque ta femme abuse des bons sentiments que tu as pour elle, tu peux la corriger sans crainte. Ecoute, et retiens bien la formule de l'enchantement.

Cateluche, religieusement en ôtant son bonnet. — Oui, monsieur l'juge...

M. Lucas, grave. — Tu diras, en la corrigeant:

Similia similibus!
Cognata Racinorum Cognibus!
Puisque ma trique
Tembourrique
Par ma trique et l'huile de bras
Tu désembourriqueras!!!...

En la corrigeant!... As-tu compris?... Voyons, répète...

Cateluche, anonnant. — Samarima Samaribus,
Abracadabra! Omnibus...

Ah! puis, j'sais pus.....

M. Lucas répète la fin de la formule, et Cateluche reprend chaque syllabe avec lui.

M. Lucas. — Là, ça y est, te voilà au courant. Au revoir, père Cateluche; avec cela, vois-tu, je crois que tu en viendras à bout.

Cateluche, reconduisant M. Lucas. — Ah! qu'vous êtes donc savant, monsieur Lucas; et que j'vous dois donc des grands mercis!...

SCÈNE V

Cateluche.

Cateluche, seul. — « Samarima, samaribus... » L'guiable' m'emporte si je m'souviens d'tout ça... On dirait des sorts qu'el'charlatan berdouille sur la place el' dimanche... « Samarima Samaribus... » et pis j'cogne: ça j'l'oublierai point, bin sûr! C'est l'pus commod' ed' l'histoire... « Samirima, ribus » quoi qu'c'est qu'ça peut bin signifier?... Enfin! faudra vouère à vouère... Mais à c't'heure, si j'ons envie d'souper, faut qu'ej'souffle su c't'animal de feu qui s'a éteindu... (Il souffle en repassant la formule « Samarima, rima, ribus! » et toujours il souffle...)

SCÈNE VI

Cateluche. — Sa femme.

La Cateluche, s'arrêtant dès la porte. — Eh bin! la soupe n'est core point sur la table?... T'as s'ment pas écharbotté l'feu!...

Cateluche, digne. — Vous l'voyez bin.

La Cateluche, surprise. — Vô l'voyez bin... Comm' tu dis ça, Cateluche! A partir du jour d'aujourd'hui, je veux...

Cateluche, la coupant. — Le roi dit: nous voulons, ma belle.

La Cateluche, stupéfaite. — D'quoi qui li prend, à c't'heure?... Il a bu, c'est pas guieu possible...

Cateluche. — J'n'ai point bu... mais j'veux bouère et casser eun' croûte aussi... Allez, qu'on me serve, et vit'ment... (Il s'assied à table et place ostensiblement son bâton près de lui.)

La Cateluche, les poings aux hanches. — Vô sarvir, biau marle?... Eh bin! v'la core du nouveau.

Cateluche. — Ça s'ra putôt un r'venez-y... Et pis, nouveau ou non, faut qu'ça s'fasse, pas vrai!... Parce'qu'j'entends être le seul maître céans...

La Cateluche. — Y a pas d'presse! Ej' verrons bin ça...

Cateluche, se levant et prenant son bâton. — J'allons mêm' bin l'voir tout de gô... (Il l'a prise par le bras) J'vas t'apprend'pour rin, eun' espèce ed' manière de danse qu' tu connais core point seffilsamment... (Il frappe).

La Cateluche. — Hihan! hihan!

Cateluche. — Là! v'la qu'ça vient... Chant', la bourrique! y a pas d'hihan qui tienne... Samarima, Samaribus... Abracadabra, etc...

La Cateluche, changeant de ton. — Hé là là! ho! là là.

Cateluche, narquois. — Chant' donc core! Tu chant's si bin! (Il frappe).

Si ma trique l'embourrique...
Par ma trique et l'huile ed' bras.
Tu désembourriqueras.

Ah! ah! ah! ah! (Il rit à gorge déployée).

La Cateluche, épouvantée. — Au secours ! I m' tue !
Cateluche, s'arrêtant. — Suis-je t'y l' maitr' oui-z-ou non ?
La Cateluche fait signe : Oui.
Cateluche, levant le bâton. — On répond : Oui !
La Cateluche, faiblement avec un gros soupir. — Oui !..
Cateluche, sévère. — On dit : Oui, nout' maitr'.
La Cateluche. — Oui, nout' maitr' !..
Cateluche. — Vas-tu m'obéir à c't'heure ?

SCÈNE VII

Les mêmes. — Le juge, M. Lucas.

M. Lucas qui s'approche, ayant tout vu de la porte. — (A la Cateluche). La femme doit obéissance à son mari, mère Cateluche...

La Cateluche, au juge avec rage. — Oh ! vous ! j'vous abomine !... Il est propre vot' remède...

M. Lucas. — C'est vous qui l'avez gâté... Mais, le mieux est de n'en plus avoir besoin dorénavant, — et de faire ensemble bon ménage...

La Cateluche, en prenant son parti. (1).

Oui, par guienne, on a, sur ma foi,
 Tout profit et tout avantage.
 A faire ensemble bon ménage ! (bis).

AU PUBLIC

Puissions-nous en faire avec toi
 Tout autant, aimable assistance !..
 J'vous r'mercions tous d'vout' binveillan-ian-ian-ce.
 Et que de gais bravos soient nouteur récompense !..

Horace HENNION et Em. MORIN.

NÉCROLOGIE

Ernest-Henry TOURLET

Après une courte maladie, Ernest-Henry Tourlet vient d'être prématurément enlevé à la science le 29 juillet 1907.



Nous n'avons pas à retracer ici la vie et les travaux de ce savant éminent, qui loin des milieux officiels a poursuivi

pendant 40 ans, dans sa ville natale de Chinon, des recherches persévérantes sur la flore tourangelles, les hommes et les choses de sa petite patrie. Il y a à peine huit mois la *Gazette Médicale du Centre* publiait à cette place sa biographie.

Tourlet depuis longtemps projetait la publication d'une *Flore Tourangelles* et d'un *Catalogue des Plantes d'Indre-et-Loire*. Ces deux ouvrages sont complètement terminés et les manuscrits déposés chez l'imprimeur sont déjà en partie composés. Nous espérons que des mains pieuses ne laisseront pas en suspens une publication de cette importance, qui, vivement attendue dans le monde des botanistes, restera comme une des œuvres scientifiques les mieux achevées de ces dernières années et conservera pour la postérité le nom de son auteur.

La *Gazette Médicale du Centre* adresse aux deux fils de Ernest-Henry Tourlet : le capitaine Henri Tourlet et le Dr René Tourlet, ses compliments sincères de condoléance.

Les obsèques ont eu lieu à Chinon le 1^{er} août au milieu d'une nombreuse assistance d'amis.

Sur la tombe, M. Constantin, doyen des pharmaciens de Chinon, et M. le lieutenant-colonel Sonier, vice-président de l'Association des anciens élèves du Collège de Chinon, prononcèrent les discours suivants :

Discours de M. Constantin

MESDAMES, MESSIEURS,

Il m'appartient, comme doyen des pharmaciens de Chinon, d'apporter à notre regretté confrère l'adieu ému et le juste tribut de notre respectueuse admiration pour l'homme de science que la mort implacable a ravi trop tôt à l'affection des siens.

C'est en 1868 que M. Ernest Tourlet vint se fixer à Chinon, son pays natal, succédant à son vénéré père dont il devait continuer les traditions de probité professionnelle de la vieille pharmacie.

Il arrivait à Chinon avec un important bagage de connaissances scientifiques.

Pharmacien de 1^{re} classe, licencié ès sciences, ancien interne des hôpitaux de Paris (classé avec le n° 1), M. Tourlet vint, avec cette simplicité qui caractérise le vrai mérite, mettre à la disposition de ses compatriotes toutes les ressources de son esprit cultivé.

Inspecteur des pharmacies de l'arrondissement de Chinon, membre du Conseil d'hygiène dont il était le secrétaire apprécié, il recevait en 1901, tardivement peut-être, les palmes académiques.

Enfin cinq ans après, il était nommé officier de l'Instruction publique. Ces flatteuses distinctions ne rencontrèrent que d'unanimes approbations.

Partageant son temps entre les devoirs de sa profession et ses travaux de prédilection sur la botanique, il préparait depuis de nombreuses années cette admirable flore de notre région à laquelle, quelques jours avant de mourir, il apportait les dernières corrections.

Auteur d'un intéressant travail sur les Eaux de Chinon, sur le Collège de notre ville, il laisse, comme modèles de concision et de clarté, ses rapports du Conseil d'hygiène. Numismate, archéologue distingué, il donnait à la Société des Amis du Vieux Chinon, dont il était président d'honneur, le concours précieux et dévoué de sa haute autorité.

(1) *Final*, air populaire, harmonisé par M. Fl. Aubry.

Il éprouvait un véritable plaisir à faire admirer ses remarquables collections de monnaies, de manuscrits et de livres anciens.

C'est dans une atmosphère de calme et de recueillement que M. Tourlet goûtait les plus pures joies du travailleur, du chercheur.

Sa vie, si bien remplie, est à donner comme un exemple aux jeunes générations.

C'est avec un vif sentiment de tristesse et de respectueuse sympathie que j'apporte à la famille de M. Tourlet l'hommage sincère des regrets que nous cause sa mort.

Discours de M. le Lieutenant-Colonel Sonier

Au nom de l'Association des anciens élèves du Collège de Chinon, je viens devant cette tombe adresser un dernier adieu et rendre un suprême hommage à notre regretté Président : et j'ai la certitude d'être le fidèle interprète de tous les sociétaires en exprimant les regrets sincères et la profonde douleur que nous avons ressentie en apprenant son décès.

Tous, en effet, nous étions fiers d'avoir à notre tête un de nos doyens qui, par sa haute culture intellectuelle, par son esprit supérieur, par ses beaux titres académiques en même temps que par l'amenité de son caractère et la correction de sa vie, présentait une personnalité réellement digne du respect et de l'admiration affectueuse que nous avions pour lui.

Aussi fut-il élu Président à l'unanimité lors de la fondation de la Société en 1903 et dès lors il se dévoua si complètement à la prospérité de l'Association, qu'après des recherches nombreuses de concert avec M. le Docteur Faucillon, secrétaire, après un travail de correspondance considérable, il parvint à former un faisceau de 200 adhérents, représentant les différentes générations d'anciens élèves du Collège depuis plus de 60 ans.

En sorte que dès la première année, la Société put remplir le but principal que s'étaient proposés ses fondateurs. C'est-à-dire encourager les études universitaires par la fondation de prix annuels et par la création de bourses et de demi-bourses.

Son zèle et son dévouement n'ont pas faibli depuis 1903, il serait trop long d'énumérer les services nombreux que personnellement il rendit à notre Société, mais il en est un d'une portée plus générale que je ne puis passer sous silence.

" L'Histoire du Collège de Chinon " dont il est l'auteur est l'œuvre d'un érudit consciencieux et méthodique, d'un écrivain au style clair et précis ; et l'on est réellement étonné, en le lisant, de la somme de travail, de la quantité de recherches dans de vieux documents illisibles, qu'il a fallu employer pour édifier un pareil monument à la gloire et à l'honneur de notre Collège de Chinon, de ce vieux Collège qui fut un des premiers de France, puisque sa fondation remonte à 1578.

C'est aussi un document historique intéressant pour l'histoire de Chinon et des régions voisines et je suis certain que la Municipalité de Chinon le gardera précieusement dans ses archives.

Messieurs, en se joignant aux nombreuses Sociétés venues pour rendre hommage à M. Tourlet, l'Association des anciens élèves du Collège ne fait que payer un faible tribut de reconnaissance à celui qui depuis 4 ans lui a donné tant de preuves de son dévouement le plus complet.

Puisse ce témoignage public apporter une sorte de consolation à sa famille si justement éplorée.

M. Tourlet, notre regretté Président, est de ceux qui ne meurent pas tout entier parce qu'ils laissent après eux des œuvres de bien.

Il ne mourra pas non plus dans notre souvenir et c'est dans cette pensée que je lui dis adieu : mon cher Président, adieu !

Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉFATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

Bibliographie

Molinié. — Les Tumeurs malignes du Larynx, préface de M. le professeur MOURE. — 1 vol. in-8 1907, avec fig. 12 fr. MALOINE, éditeur.

Il était utile d'exposer les points de vue nouveaux dont, s'éclaircit la Pathologie et la Thérapeutique des Tumeurs malignes du Larynx, à la lumière des progrès réalisés en Histologie Pathologique, en Laryngoscopie et en général dans les idées médicales et chirurgicales contemporaines.

Dans la première partie de son ouvrage M. MOLINIÉ passe en revue successivement l'histoire, l'anatomie pathologique, l'étiologie, la symptomatologie, le diagnostic, le pronostic, la marche, la durée et la terminaison des Tumeurs malignes du larynx.

C'est donc une étude complète de la pathologie de cette affection mais pas faite à la manière d'une simple revue ou d'une laborieuse compilation.

Toutes les opinions exprimées sont basées sur des faits ou observations anatomiques. Elles sont déduites d'une expérience que l'on peut considérer comme démonstrative en raison de l'abondance des matériaux qui lui servent de base.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la Thérapeutique. Celle-ci est palliative ou curative. Dans le 1^{er} cas elle peut être médicale ou chirurgicale, dans le 2^e cas elle est exclusivement chirurgicale. C'est sur cette dernière que l'auteur s'est le plus appesanti. Après une vue d'ensemble sur les conditions de curabilité des Tumeurs malignes en général, M. MOLINIÉ a montré comment elles peuvent être adaptées à la région en cause sans entraîner de désordres irréparables ou des conséquences fatales.

A la faveur de ces mesures la *Trachéotomie*, les diverses Pharyngotomies, la Laryngotomie, les Laryngectomies partielles ou les Laryngectomies totales simples ou compliquées d'ablation d'organes.

Non seulement la technique de ces diverses opérations est soigneusement exposée ; mais encore l'auteur en pose avec précision les indications et il en fait connaître les résultats opératoires et thérapeutiques.

CÉRÉBRINE, médicament spécifique de la **migraine** sous toutes ses formes. Agit spécialement contre les névralgies faciales, intercostales, rhumatismales, sciatiques, le vertige stomacal, et par dessus tout contre les **coliques périodiques**. Une cuillerée à soupe à tout moment d'un accès suffit.

Eug. FOURNIER et C^{ie}, 21, rue de St-Petersbourg, Paris (8^e).

Nouvelles

Ecole de Médecine et de Pharmacie de Tours

EXAMENS DE MÉDECINE

Le Dr Roger, professeur à la Faculté de médecine de Paris, a présidé la session d'examens du mois d'août.

Ont été reçus :

1^{er} examen. — *Anatomie* : MM. Duval, Ferrandou, Feuillet, Maguin.

2^e examen. — *Physiologie* : MM. Dioudonnat (bien), Corbigneau (bien), Lambon (assez bien), Pruneau (assez bien), Besnard.

EXAMENS DE PHARMACIE

La session d'examens a été présidée par M. le professeur Perrot, de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris.

Ont été reçus :

Examen de fin d'année : 1^{re} année, M. Chargé ; 2^e année, MM. Emery, Berthon, Bonnet, Joret, Corhumel.

Examens définitifs : 1^{er} examen 1^{re} partie, M. Homery ; 2^e partie, MM. Loiseau, Paturet, Duverger.

2^e examen, 1^{re} partie MM. Loiseau, Paturet ; 2^e partie MM. Chavaillon, Allègre.

Ont été reçus pharmaciens : MM. Auché, Corset, David, Chevé, Jonaux, Lamy, Querikault, Sicard.

NUCLEO FER GIRARD. le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, imp. Tourangelle.

ARSYNAL METHYLARSYNATE DI-SODIQUE Chimiquement pur	PAS D'ODEUR D'AIL, PAS DE TROUBLES DIGESTIFS, PAS D'ACTION SUR LE REIN.
	LEGRAND GRANULES GOUTTES AMPOULES
197, Rue du Faubourg-Saint-Martin, PARIS	

Extrait Pur et Concentré de
MALT MORITZ
 Renferme sous une forme concentrée et active, les principes
DE LA BIÈRE.
 Prix 2 fr. 75 ; 1 fr. 90 aux Médecins
 Envoi gratuit d'échantillon sur demande à la Brasserie MORITZ, 189, r. de Vaugirard Paris.

NEVROSES CONVULSIVES, SPASMODIQUES, DOULOUREUSES, PHOBIES
 Névropathies, Névralgies faciales et intercostales, Céphalalgies,
 Tics, Epilepsie, Chorée, Insomnies, Douleurs physiques, Crampes musculaires
VALÉRAL PUY { Succédané plus actif des Valériannes et des Bromures
 Odeur et saveur agréables
 Tolérance absolue
 Dose : Une cuillerée à café contient 1 gr. de Valéral. — 1 à 3 cuillerées à café par jour dans de l'eau
CAPSULES CURATIVES A. PUY (Enveloppe de Gluten soluble)
 Dosées à 0 gr. 20 d'Hypophosphite de Gaiacal neutre
 Contre les affections des voies respiratoires et broncho-pulmonaires, Catarrhes.
 Antibacillaires et reconstituantes — Jamais d'hémoptysies
 Echantillons, Littérature : P^{cle} PUY, Grenoble. — Dépôt : toutes les bonnes Pharmacies

TOUX
 GRIPPE, ASTHME
COQUELUCHE

CENT ANS de SUCCÈS
 5 MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS
 DIPLOME d'HONNEUR, PARIS 1887
 324, Rue St-Martin et 3, Rue Soufflot, Paris
 4 fr 60 — TOUTES PHARMACIES

SIROP
 PECTORAL INCISIF
DEHARAMBURE

EMULSION MARCHAIS

Phospho-Créosotée — TUBERCULOSES — BRONCHITES, CATARRHES
 (3 à 6 cuil. à café dans du lait).